



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

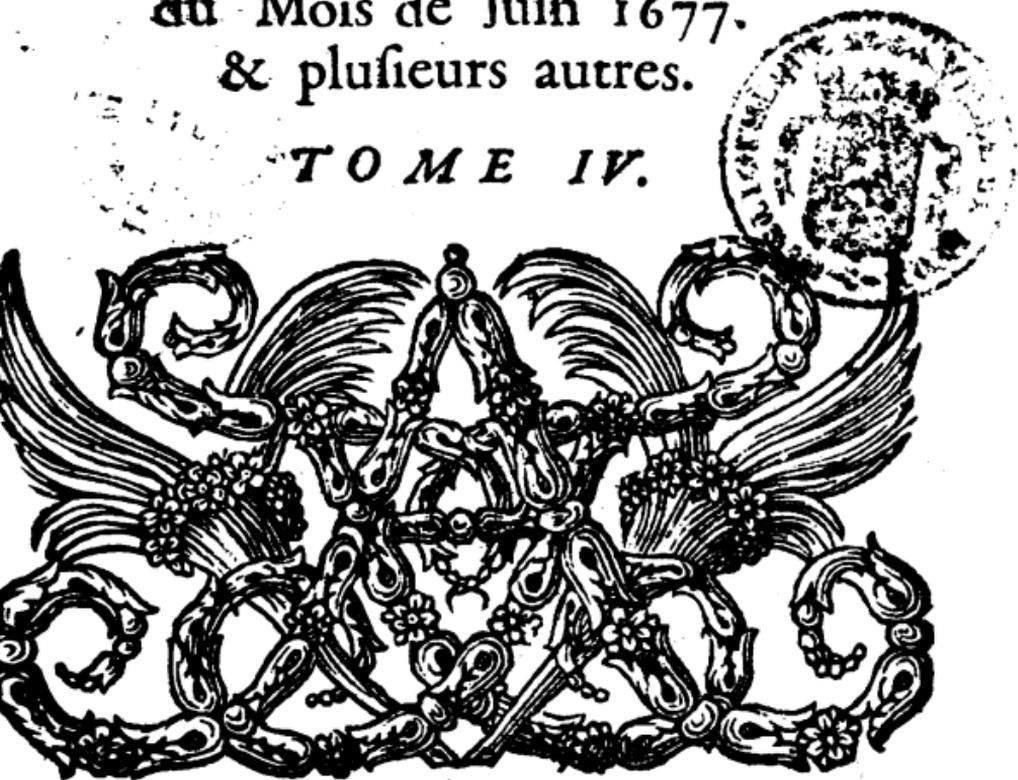


Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Carnillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

LE NOUVEAU
MERCURE
 GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
 du Mois de Juin 1677.
 & plusieurs autres.

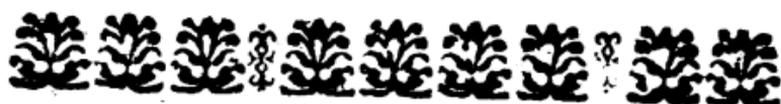
TOME IV.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
 Libraire, rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MADAME
LA MARQUISE
DE THIANGE.



MADAME,

Ce n'est point dans l'esperance de vous
faire un present digne de Vous, que je
prends la liberté de vous offrir cet Ou-
vrage. C'est à quoy les plus délicates
Plumes auroient peine à réussir; & je
suis trop persuadé de ma foiblesse, pour
me souffrir un sentiment si présomptueux.
Mais enfin, MADAME, le Mercure
Galant va par tout, vous estes connue
par tout, & je ne puis plus resister à
l'impatience que j'ay de faire sçavoir à
tout le monde qu'il n'y a personne qui
vous regarde avec plus d'estime, & plus
de respect que je fais. Le cœur est quel-
quefois plus à considerer que l'ofrande,
& si vous me daignez rendre quelque in-
justice de ce costé-là, peut-estre ne desan-

EPISTRE.

prouverez-vous pas tout-à-fait la temerité de mon entreprise. Je sçay, MADAME, que n'estant pas moins distinguée du reste du monde par ce merveilleux Esprit qui vous fait juger de toutes choses avec le plus juste discernement, que vous l'êtes par une naissance qui ne vous laisse voir que nos Maistres au dessus de Vous, on ne vous devoit rien offrir que d'achevé : Mais je n'ignore pas aussi que vous n'avez pas moins de bonté, que de ces belles lumieres que ceux qui ont l'honneur de vous approcher trouvent tous les jours sujet d'admirer en Vous. Et c'est de cette bonté, MADAME, & non pas du merite de mon Ouvrage, que j'ose attendre la protection que ie vous demande pour luy. Elle est digne de cette Ame genereuse qui vous eleve si fort au dessus de celles de vôtre sexe, dont les plus solides avantages ne consistent ordinairement que dans la Beauté. Je n'ose vous parler de l'heureux partage que la Nature vous en fait, C'est un endroit que les Peintres du Siecle sçeront un honneur de conserver à la Posterité. Plus au Ciel, MADAME,

EPISTRE.

que ieusse autant de bon-heur qu'eux, & qu'en faisant vivre vostre Nom après Vous, il me fust possible d'empescher le mien de mourir ! C'est une gloire dont i'aurois sans doute à me flater, si cette Posterité connoissant mes sentimens, pouvoit apprendre que mes Ouvrages ne vous eussent pas déplû. Du moins elle demeurera d'accord d'une chose, qui est que i'ay eu l'avantage de vous connoistre parfaitement, quoy que ie ne vous aye presque veüe que de loïn. On loüera quelque iour mon goust, comme on se rapporte aujourdhuy au vostre sur ce qui est estimé de plus parfait, & ie ne puis m'empescher de croire que nos Neveux auront quelque consideration pour moy, quand ils sçauront qu'une de mes plus ardentes passions a esté d'obtenir de vous la permission de me dire,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur D. B. V.

ã ij

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy en son Conseil, VILLET : Il est permis au Sieur DAM de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choisir, un Livre intitulé le MERCURE GALANT, en un ou plusieurs Volumes, pendant le temps de dix ans entiers, à compter du jour que chaque Volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et defenses sont faites de contrefaire lesdits Volumes, à peine de six mille livres d'amande, ainsi que plus au long il est porté esdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté le 27. Février 1672.

Signé, D. THIERRY, Syndic.

Ledit Sieur DAM a cédé son droit de Privilege à THOMAS AMAULRY, Libraire, suivant l'accord fait entr'eux.

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le cinquième jour de chaque Mois, sans aucun retardement.



NOUVEAU
MERCURE
 GALANT.

TOME IV.

L'Ay beau faire, Madame, c'est plutôt un Recueil de Nouvelles par Mois, que les Nouvelles du Mois, que je vous envoie. Pour n'en réserver jamais aucune, il faudroit vous écrire tous les huit jours : la matiere me seroit plus facile à trouver que le temps. Saint-Omer me l'auroit fournie pour une Semaine, la Victoire de M^r le Comte d'Éstrées pour

Tome IV.

A

2 LE MERCURE

une autre, & je n'aurois pas esté en peine de chercher par où supplément au reste. Ce que je vous dis, Madame, est assez glorieux pour la France; il s'y passe tous les jours de si grandes Actions, & tant de Personnes d'un haut mérite donnent tout à la fois occasion de les distinguer, qu'il est presque impossible d'embrasser tout. C'est comme un champ fertile, dont on a beau amasser les abondantes Moissons, on y trouve toujours quelque chose à recueillir; & je satisferois mal sans doute à l'engagement, où je me suis mis avec vous de vous mander tout ce que je croirois digne de votre curiosité, si m'arrêtant précisément à ce qui arrive dans le Mois, où je vous écris, je ne rapellois pas quelquefois plusieurs choses, dont je n'ay

pût vous parler dans les precedens. Ce n'est point dans celuy-cy que l'Academie Françoise a fait complimenter Monsieur le Cardinal d'Estrées, qui, comme vous sçavez, est l'un des quarante, qui composent cette Illustre Compagnie ; mais vous ne laisserez pas d'estre bien-aise d'apprendre que ces Messieurs qui ne l'avoient veu depuis sa Promotion au Cardinalat, ne furent pas plûtost avertis de son retour à Paris, qu'ils nommerent six Personnes de leur Corps pour s'en aller feliciter. Ces six furent Messieurs Charpentier, Tallemant Premier Aumônier de Madame, Testu Abbé de Belval, Tallemant, Priour de Saint Albin, l'Abbé Rognier, des Marais, & de Bonserade. Monsieur le Duc de Saint-Aignan voulut les

4 LE MERCURE

accompagner , & Monsieur le Cardinal d'Estrées, qui les reçut dans son Anti-chambre, les ayant conduits dans sa chambre, Monsieur Charpentier que la compagnie avoit chargé de la parole, s'acquitta de sa Commission en ces termes.

MONSEIGNEUR,

En nous approchant de V. E. nous sentons une douce émotion, qui n'est pas toutesfois sans quelque mélange d'amertume. Nous vous revoions avec les marques de la plus haute Dignité de l'Eglise: Quel plus agreable spectacle à nos yeux! Quelle plus sensible joye à nostre cœur! Mais quand nous nous representons que cette élévation vous separe de nous, & vous arrache de nos Exercices, qui ont autrefois partagé les heures de vostre loisir, nous ne sçaurions penser qu'a-

G A L A N T. S

vec douleur à une absence qui nous paroît irréparable. A vostre départ ; Monseigneur, tous nos Vœux vous accompagnerent ; Nous ne souhaitâmes rien avec plus d'ardeur, que de vous voir bien-tost revêtu de l'éclat, dû à vostre mérite, à vostre naissance, & à la grandeur de vos Alliances Royales. A vostre retour nous voyons en V. E. l'accomplissement de nos vœux ; mais nous ne vous trouvons plus à l'Académie. Hé bien, Monseigneur, n'en murmurons point ; Nous vous perdons d'une maniere trop noble pour nous en fâcher. Nous souhaitons mesme de vous perdre encore davantage, & que la Pourpre Romaine, qui vous associe à la premiere Compagnie de l'Univers, vous place quelque jour, du consentement de toutes les Nations, dans ce Trône fondé sur la Pierre, que toutes les

○ LE MERCURE

Puissances de l'Enfer ne scauroient ébranler ; Mais pourquoy vous conter perdu pour nous, Monseigneur, dans l'augmentation de votre gloire, puis que le plus Grand Roy du Monde, Louis le Vainqueur, mais le Vainqueur rapide & de Terrible, le Foudroyant, a bien trouvé des momens pour songer à nous, parmi la pompe & le tumulte de ses Triomphes. Que dis-je pour songer à nous ? Ah c'est trop faiblement s'expliquer pour tant de grâces extraordinaires. Disons plutôt pour nous appeller à luy par une adoption glorieuse ; Disons pour vous établir un repos inébranlable à l'ombre de ses Palmes. V. E. Monseigneur, n'a-t-elle pas admiré cet événement, & quoy que vous fussiez au Pais des grands Exemples, quoy que vous respirassiez le mesme air ; que Scipion & que Pompée,

GALANT. 7

pûtes-vous apprendre sans surprise, qu'un si grand Monarque se déclarât le Chef de l'Academie, & voulût mettre son Nom Auguste à la teste d'une Liste de Gens de Lettres? Vostre Rome n'en fut-elle pas étonnée, & ne jugea-t-elle pas alors que le Ciel preparoit à la France la mesme prosperité, dont l'Empire Romain avoit jaiy sous les Augustes, sous les Adriens & sous les Antonins? Vous nous avez quitté, Monseigneur, dans l'Hôtel Seguiet, dans l'Hostel d'un Chancelier de France, Illustre veritablement par sa suprême Magistrature, plus Illustre encore par ses grandes Actiôs. V. E. nous retrouve dans le Louvre, dans la Maison Sacrée de nos Rois, & nos Musés n'ont plus d'autre séjour que celui de la Majesté. Il faut ne vous rien celer encore de tout ce qui peut tenir rang parmi nos heu-

8 LE MERCURE

reuses aventures , puis que V. E. y prend quelque part. Un Archevêque de Paris, qui honore sa Dignité par sa Vertu, par son Eloquence, & par la Noblesse de sa conduite ; Un Evêque d'une érudition consommée, & que mille autres rares qualitez ont fait choisir pour cultiver les esperances d'un jeune Héros, de qui tout l'Univers attend de si grandes choses ; Un Duc & Pair également recommandable par son Esprit & par sa Valeur, & avec qui toutes les Graces ont fait une alliance eternelle ; des Gouverneurs de Province ; un President du Parlement ; plusieurs Personnages celebres en toutes sortes de Sciences, sont les nouveaux Confreres que nous vous avons donnez, sans parler de ce Grand Homme, que l'intime confiance du Prince, un zele infatigable pour le bien de l'Etat, &

une passion ardente pour l'avancement des belles Lettres distinguent assez, pour n'avoir pas besoin d'être nommé plus ouvertement. L'Académie a fait la plûpart de ces précieuses acquisitions, tandis que V. E. defendoit nos Droits à Rome, & s'opposoit aux brigues de nos Ennemis. C'est sur vos soins & sur ceux de Monsieur le Duc, vostre Frere, que la France s'est reposée avec seureté de ses interests, en un Pais, où déjà depuis long-temps le courage, l'intrepidité, & l'amour de la Patrie, ont rendu fameux les Noms de Cœuvres & d'Estrées. C'est avec la mesme fermeté que V. E. a soutenu l'honneur de la Couronne contre les injustes défiances, que la prosperité des Armes du Roy faisoit naistre dans des Ames trop timides. Quels Eloges, quels applaudissemens n'a-t-elle point mérité encore

au dernier Conclave ! cette fermeté courageuse & salutaire, qui dans une occasion si importante n'a pas moins envisagé les avantages de la République Chrétienne, que suivi le plan des pieuses intentions de Sa Majesté ? Toute la Terre sçait combien ces grandes veues ont donné de part à V. E. dans l'Exaltation de ce Pontifice incomparable, à qui la pureté des mœurs, le mépris des richesses, la tendresse cordiale envers les Pauvres, l'humilité magnanime des anciens Evêques, & le parfait dégagement des choses du monde, avoient acquis la réputation de Sainteté, avant que d'en obtenir le Titre attaché à la Chaire Apostolique. Il est mal-aisé après cela, Monseigneur, que nous ne nous flattions de quelque secrète complaisance, en voyant qu'il sort de l'Académie des Princes du Sacré

GALANT. II

Senat, & que vostre suffrage, que nous avons conté quelquefois parmi les nostres, concourt maintenant avec le S. Esprit au Gouvernement de son Eglise. Avancez donc toujours, Monseigneur, dans une si belle route, & permettez-nous de croire que V. E. conservera quelques sentimens d'affection pour une Compagnie, sur qui LOUIS LE GRAND jette de si favorables regards: Pour une Compagnie, qui après la veneration toute singuliere qu'elle doit avoir pour son Royal Protecteur, n'aura point de mouvement plus fort, que celui du Zele qui l'attache à V. E. & qui trouvera toujours une des principales occasions de sa joye dans l'accomplissement de toutes vos glorieuses entreprises.

Il ne faut pas s'étonner si le

A vj.

Public a donné tant d'approbation à ce Compliment, puis qu'il a merité celle du Roy, qui se l'est fait lire à l'Armée par Monsieur de Breteuil, Lecteur de Sa Majesté. Aussi Monsieur le Cardinal d'Estrees le receut-il d'une maniere tres-obligante. Il dit à M.^r Charpentier qu'il n'entreprenoit point de répondre sur le champ à un Discours si plein d'Eloquence, mais qu'il le prioit d'assurer la Compagnie, qu'il ne perdroit jamais le souvenir des marques qu'elle luy donnoit du sien; Qu'il s'entenoit tellement obligé, qu'il ne lui suffisoit pas de l'en remercier, comme il faisoit, & qu'il viendroit à l'Academie pour luy en témoigner plus fortement sa reconnoissance. Il s'étendit ensuite sur les Louanges des Illu-

stres qui la composent, & sur le travail du Dictionnaire, dont il demanda particulièrement des nouvelles. Il ajouta, qu'il esperoit beaucoup de la grandeur & de l'exactitude de cette entreprise, dont il avoit souvent entretenu des Gens d'esprit d'Italie qui en avoient admiré le Plan; & après quelque conversation il reconduisit les Deputez jusqu'à la porte de la Salle, proche le Degré. Il leur tint parole quelques jours après, & se trouva au Louvre, à une de leurs Seances. Il est Protecteur de l'Academie de Soissons, où Monsieur Hebert, Tresorier de France, luy avoit déjà fait le Compliment qui suit au nom de cette Compagnie. Je trouveray l'occasion, Madame, de vous en faire connoître une autrefois le merite & l'établissement.

MONSEIGNEUR,
 Quelle joye ne doit par
 répandre dans ces lieux l'honneur
 de vostre presence après une ab-
 sence si longue & si ennuyeuse !
 Quelle joye pour une Compagnie,
 qui vous doit tant, & qui vous
 honnore, à proportion de ce qu'elle
 vous doit, de vous y voir dans cet
 éclat, qui frappe aujourd'huy si
 agreablement nos yeux, & dont
 l'idée avoit rempli si long-temps
 nostre imagination ; Nous sçavons
 bien, Monseigneur, que toutes les
 Grandeurs humaines estant au des-
 sous de cette elevation d'esprit &
 de cette grandeur d'Amc, qui di-
 stingue si excellemment Vostre Emi-
 nence des autres Hommes, c'est
 vous rabaisser en quelque façon,
 que de vous louer d'une Dignité,
 quelque grande, quelque élevée.

qu'elle soit. Mais vous nous permettez de vous dire, que regardant celle-cy, comme un pur effet de vostre merite, vous ne devez pas trouver mauvais que nous nous réjouissons de vous en voir revêtu, & que nous vous faisons ressouvenir qu'en augmentant vôtre Gloire, elle acheve & consume celle de vostre Maison. Cette grande, cette illustre Maison, Monseigneur, subsistoit depuis plusieurs Siecles dans une splendeur peu commune. Tout ce que la Valeur, unie à la conduite, peut acquérir des Titres éclatans, tout ce que la fidelité, jointe aux lumieres, peut procurer d'importans Emplois, tout cela, Monseigneur, s'y voyoit en foule; & de tous les Honneurs de la Terre, on peut dire que la seule Pourpre luy manquoit. Mais le Ciel qui travailloit depuis si long-temps à son

16 LE MERCURE

agrandissement, qui par la production continuelle de tant de Héros qu'il en faisoit sortir successive-
ment, la dispoisoit pour ainsi dire à recevoir cet Honneur, fit naistre enfin V. E. avec toutes les Qualitez qui en pouvoient estre dignes. Vous les receutes donc, Monseigneur, non pas, comme la plupart des Etrangers, sur le seul rapport de la Renommée, & sur la simple Nomination d'un Prince, qui le demande pour son Sujet. Rome vit bien deux Royaumes se disputer l'avantage de vous le procurer; mais avant qu'elle vous l'accordat, Rome vit aussi briller à l'envy ces belles, ces éclatantes Qualitez. Elle connut vostre merite, & se fut sans doute ce qui la determina dans cette grande conjoncture. Quel honneur pour vous, Monseigneur, d'avoir acquis par

une voye si belle une Dignité si sublime ! Quel honneur d'avoir mis le comble à la gloire d'une Maison des premières & des plus fameuses de l'Univers ! Mais quel honneur pour l'Academie de Soissons , de se pouvoir glorifier d'un tel Protecteur ! Quel honneur pour nous , que vostre Eminence ait bien voulu se charger de ce Titre, & n'ait pas dédaigné de le joindre à tant d'autres si glorieux ! Quelle joye encore un coup de voir ce Protecteur, & de luy parler ! Mais quelle peine de le voir pour si peu de temps , & de luy parler sans pouvoir parler dignement de luy ! Quel embarras , quelle confusion de de voir tant & de pouvoir si peu rendre, de sentir une reconnoissance qu'on ne peut exprimer ! C'est pourtant principalement cette reconnoissance , Monseigneur , que nous voudrions bien pouvoir dé-

18 LE MERCURE

peindre à V. E. Plût à Dieu que vous puissiez voir quels mouvemens elle excite dans nos cœurs, quels Vœux, quels souhaits elle y forme. Nous les continuerons, Monseigneur, ces Vœux & ces souhaits ; & puis que nous ne pouvons autre chose, nous le ferons du moins avec tout le zele & toute l'ardeur dont nous sommes capables. Nous ne dirons pas icy à Vostre Eminence quel est presentement leur objet ; puis qu'il n'y a plus qu'un degré entre le Ciel & Vous, il n'est pas malaisé de le comprendre. Nous vous dirons seulement, Monseigneur, qu'il fait quelque chose de Suprême pour recompenser une suprême Vertu, qu'ainsi il n'y a rien de si Grand, ny de si Haut dans le Monde, où V. E. ne puisse pretendre avec justice, & où elle ne soit déjà placée par les ardens & justes desirs de cette Compagnie.

Pour passer de la Prose aux Vers, en voicy qui furent faits pour le Roy, incontinent après les trois nouvelles Conquestes. Ils sont de Monsieur de la Ciardie. C'est un Gentil-homme qui n'a pas besoin de parler long-temps, pour faire connoître qu'il a infiniment d'esprit; mais comme je ne tiens pas ces Vers de luy-mesme, & qu'il m'en est tombé entre les mains plusieurs copies différentes, l'une de l'autre, je ne sçay si j'auray choisi la véritable.

EPISTRE AU ROY.

SIRE, je l'avoüeray, la Gloire a
bien de charmes :

*Et est beau de vous voir au milieu des
allarmes.*

*Voler à ses côtez ; & triomphant tou-
jours.*

20 LE MERCURE

Conter par vos Exploits le nombre de
vos jours.

Il est beau de vous voir sacrifier pour
elle

Tout ce qu'on peut jamais attendre d'un
grand zele :

Mais pardonnez-moy, SIRE, & ne
murmurez pas.

Si je crains pour mon Roy ses dangereux
appas.

Quand je songe aux perils, où pour luy
rendre hommage

Vostre intrepide cœur à toute heure s'en-
gage;

Car si j'ose aujourd'huy m'expliquer
avec vous,

Le Sceptre, ny les Lys n'exemptent
point des coups.

Ce rang de Souverain, qui vous met sur
nos testes,

Ne met point vos beaux jours à l'abry
des tempestes.

Le Canon, si fatal aux plus braves
Guerriers,

N'a jamais des Heros respecté les Lau-
riers,

*Et ceux, dont vostre front s'est fait une
Couronne,*

*N'en garantissent point vostre Auguste
Personne.*

Il ne faut qu'un malheur

Dieux ! je n'ose y penser,

*Je sens à ce discours tout mon sang se
glacer.*

*Ah, SIRE, c'en est trop, venez re-
voir la Seine,*

*Voulez-vous à Madrid aller tout d'une
haleine,*

Et toujours oublier ce qu'éloigné d'icy ;

*A Therese, à l'Etat, vous causez de
soucy ?*

*Vous avez en un mois mis trois Villes
en poudre,*

*Vostre cœur au repos ne peut-il se ré-
soudre ;*

*Et ces fruits que la gloire a reservez
pour vous,*

*Les goûtant dans le calme, en seront-ils
moins doux ?*

*Vous sçavez qu'autrefois un Heros dont
l'Histoire*

Conservera toujours la pöpeuse memoire,

*Après avoir finy de moins nobles tra-
vaux.*

*Fit voir qu'on peut donner des bornes
aux Héros.*

*Que si la noble ardeur de vostre ame
guerriere,*

*Ne peut se retenir qu'au bout de la car-
riere ;*

*Si pour vous arrester, vous voulez voir
foûmis*

*Tout ce qui peut encor vous rester d'En-
nemis,*

*Contentez-vous au moins de ces soins
politiques,*

*Qui font plus que le fer fleurir les Re-
publiques,*

*Instruisez vos Guerriers à marcher sur
vos pas,*

*Marquez l'heure, le temps, disposez
des Combats,*

*Et songez qu'un Grand Roy, qui fut
nommé le Sage,*

*Fit de son Cabinet trembler son voisi-
nage,*

*Tandis qu'en secreté, paisible dans sa
Cour,*

Il donnoit quelquefois des heures à l'Amour.

Monsieur le Comte de Bregy, dont je vous ay parlé dans ma Lettre precedente, a fait le Sonnet qui suit pour Son Altesse Royale. Je croy que vous n'aurez pas de peine à luy donner la mesme approbation qu'il a reçeuë icy de tout le monde.

POUR MONSIEUR

SONNET.

T*V serviras d'exemple un jour à nos Neveux,
Digne Frere d'un Roy, le plus grand Roy du monde;
S'il passe les Cefars, ta Valeur le seconde,
Et soutient ses Lauriers par des Exploits fameux.*

24 LE MERCURE

*A tes traits delicats , à ton air gra-
cieux ,
Tu sembles estre né pour une Paix pro-
fonde ;
Et dans le Champ de Mars , dès que le
Canon gronde ,
Ton cœur anime tout , ton bras frappe en
tous lieux.*



*Apresent qu'apres-toy tu fais marcher
la Gloire ,
Que tu ne combats point sans avoir la
Victoire ,
Loüis n'est plus le seul qui triomphe
de tous ;*



*Mais luy seul toute-fois des Princes de
la Terre ,
De ceux qui sont en paix , ou qui nous
font la guerre ,
Peut voir tes grands Exploits sans en
estre jaloux.*

Rien ne sçauroit mieux sui-
vre les Vers de Monsieur de
Bregy , que la prose de Mada-

me la Comtesse de Bregy sa
Femme. Jugez-en par cette
Lettre. Elle est écrite à Monsieur
l'Abbé Bourdelot , si connu par
ce grand merite , qui ayant fait
bruit jusqu'en Suede , obligea
la Reyne Christine de l'y appel-
ler aupres d'elle , non seulement
comme un tres-habile Medecin,
mais comme un Homme con-
sommé en toute sorte de Scien-
ces. Il n'y a personne qui ne
sçache l'estime particuliere dont
Monsieur le Prince l'honore,
& la confiance qu'il prend en
ses conseils sur le regime de vie,
qui luy est necessaire pour sa
santé. Il fait des Vers fort agrea-
bles quand ses grandes occu-
pations luy en peuvent laisser
le temps , & nous en avons veu
de luy sur differentes matieres,

pas bien que tout ce qui sert à vostre gloire, sert aussi à ma joye, & que d'ailleurs bien de choses ne m'en donnent pas tant qu'il soit nécessaire de m'en retrancher? Ce n'est pas là ce que les Amis doivent faire, au contraire il faut qu'ils songent à procurer à ceux qu'ils aiment tous les petits biens, n'estant pas en estat de leur en faire avoir de grands; mais vous estes dans un embarras d'amour propre, qui vous tient de trop pres pour vous laisser le temps de penser à ceux, de qui vous estes aimé, & il vous fait sans cesse courir apres ceux, que l'Envie empesche de convenir de vostre merite. Ne cherchez plus à les en convaincre. Estes-vous à sçavoir que la Verité s'établit par elle-mesme, & que c'est son privilege de percer tous les nuages pour se decouvrir? C'est une

preuve du parfait mérite, de vivre avec nonchalance sans briguer l'approbation, il faut qu'elle vienne à la fin payer tribut sans que l'on en prenne soin. Regardez le Héros, auprès de qui vous estes attaché. Voyez comme il semble estre de loisir, il ne fait plus rien parce qu'il a tout fait, car il n'est point d'esprit qu'il n'ait parfaitement assujctty à croire qu'il est un des plus grands Hommes du monde, & pour peu qu'il commençât à s'ennuyer dans sa solitude, il se trouve un remede tout prest. Il n'a qu'à tourner les yeux du costé de sa gloire, pour voir le plus beau spectacle, que jamais Mortel ait pû donner à l'Univers. Avec une telle sauvegarde il n'est point de chagrin qui le puisse attaquer. La mort mesme, qui ose tout ne pourra rien contre luy, car lors qu'elle croira

s'estre enrichie d'une si noble proye, elle n'aura fait que le débarasser de ce qu'il avoit de commun avec le reste des Hommes, pour le laisser plus purement en estat d'aller prendre place entre les Demy-Dieux. Mais s'il trouvoit son compte à cela, nous n'y trouverions pas le nostre en le perdant; c'est pourquoy, Monsieur l'Abbé, ne songez pas tant à écrire en beau langage, que vous ne resviez profondement à ce que l'Art de la Medecine peut fournir de Secrets, pour prolonger sur la terre une si belle vie; & par là vostre Siecle vous sera beaucoup plus redevable, que de toutes les choses que vous pourriez d'ailleurs faire pour son ornement. En mon particulier je ne vous quitte point à moins de me promettre pour ce Grand Homme encore une centaine d'années; & pour vous en récom-

penser, je souhaite que tout le monde convienne avec moy que Monsieur l'Abbé Bourdelot est tout compté & rabattu, un des Hommes du monde de la plus agreable conuersation.

Je devrois estre déjà devant S. Omer; mais je ne puis me defendre de m'arrester encor un moment icy, pour vous faire rire d'une Avanture dont un Cavalier, que vous connoissez, a toutes les peines du monde à se consoler: c'est celuy, qui au dernier Voyage que vous fistes icy, vous dit tant d'agreables Bagatelles aux Tuilleries. Vous sçavez, Madame, combien sa conversation est enjotée. C'est un talent merveilleux pour se faire souhaiter par tout. Il dit les choses finement, fait un Conte

de bonne grace, & il seroit presque sans défaut, s'il n'avoit pas celui de se mettre quelquefois de trop bonne humeur, quand il reçoit un Défy dans la Débauche. Il s'oublie pourtant assez rarement là-dessus & s'il ne s'en corrige pas tout à fait, c'est parce, qu'il n'a que ce qui s'appelle un Vin gay, & que se donnant seulement tout à la joye, il ne s'en est jamais fait d'affaires, que celle que je vous vais conter. On l'avoit mis d'un fort grand Repas chez Bergerat. Un Comte & un Marquis de ses plus particuliers Amis s'y trouverent : ils estoient tous deux de sa confiance, & ils avoient habitude l'un & l'autre chez une Dame qui ne monroit pas d'indifference pour luy. La Dame estoit digne de ses soins, jeune,

aimable , mais d'une fierté à gronder long-temps pour peu de chose. Toutes ces circonstances font à sçavoir pour l'intelligence de l'Histoire. On se met à Table , on rit , on chante , on dit des folies , & le Cavalier porte si loin la joye , qu'il la fait aller jusqu'à l'excès. Il boit la santé des Belles , exagere leur merite , & laisse égarer sa raison à force de vouloir raisonner. Apres quelques rasades un peu trop largement réitérées , il se jette sur un Lit de repos , l'assoupissement l'y prend , & il est tel que l'heure de se separer arrive avant qu'il ait cessé de dormir. Ses Amis se croient obligez d'en prendre soin. On le porte dans le Carrosse du Comte , qui le fait mener chez luy. Ses Laquais le deshabillét, on le couche sans qu'il

fasse autre chose qu'ouvrir un peu les yeux & se rendormir. Ce long oubly de luy-mesme met le Comte en humeur de luy faire piece. Il oblige une de ses Amies d'aller chez la Dame, dont je vous ay fait la peinture. Elle la met sur le chapitre du Cavalier, & luy demande si elle estoit broüillée avec luy, parce qu'il s'estoit trouvé en lieu où il n'avoit pas parlé d'elle comme il devoit. La Dame estoit fiere, elle prend feu, & luy prepare une froideur plus propre à le chagriner que ne pourroient faire ses plaintes. C'estoit là ce que le Comte vouloit. Il va trouver le Marquis leur Amy commun, & concerte avec luy le personnage qu'il doit jouer. La nuit se passe, le Cavalier s'éveille, & est fort surpris de se trou-

ver chez le Comte , qui entre un moment apres dans sa Chambre. Il s'informe de l'enchantement qui l'a mis où il se voit. Le Comte soûrit , & luy demande s'il ne se souvient plus de toutes les folies qu'il a faites depuis le Repas de Bergerat. Il luy fait croire qu'il l'avoit trouvé chez une Duchesse d'où il l'avoit ramené chez luy , parce qu'il n'estoit pas dans son bon sens. Il adjoute qu'il venoit de sçavoir qu'il avoit rendu visite à son Amie , à qui il avoit dit force impertinences ; qu'on ne luy avoit pû dire précisément ce que c'estoit , mais qu'elle en estoit fort indignée , & d'autant plus que c'estoit en presence du Marquis qu'il luy avoit dit toutes les choses desobligeantes dont elle se plaignoit. Le Cavalier ne sçait où il en est.

Il se souvient du Repas de Bergerat. Mais il ne se souvient de rien autre chose. Il ne laisse pas d'estre persuadé, que comme il est venu coucher chez le Comte sans s'en estre apperceu, il peut bien avoir fait toutes les extravagances dont on l'accuse. Il court chez le Marquis. Le Marquis, qui estoit instruit, débute avec luy par une grande Mercuriale. Il luy dit qu'il ne comprend point comment il a pû s'oublier au point qu'il a fait, qu'on ne traite point une femme qu'on estime, comme il a traité son Amie, & qu'il meritoit bien qu'elle ne renouât jamais avec luy. Le Cavalier veut sçavoir son crime; ce crime est qu'il a reproché à la Dame devant luy qu'elle avoit de fausse Dents, qu'il ne s'est pas contenté de le

dire une fois qu'il l'a repété, & qu'elle en est dans une si grande colere, qu'il fera bien d'aller l'appaiser sur l'heure, afin qu'elle ne s'affermisse pas dans la resolution de ne luy pardonner jamais. Je ne vous puis dire, Madame, si le Marquis crut supposer ce défaut à la Belle, où s'il sçavoit qu'il fust effectif, mais la verité est que toutes ses Dents n'estoient point à elle. Le malheur de les perdre est inevitable à bien de Gens, & on n'est point blamable d'y remedier; mais les Dames qui le cachent avec soin, ne sont pas bien aises qu'on s'en apperçoive, & il faut toujours avoir la discretion de n'en rien voir. Le Cavalier aimoit la Dame, il donne dans le panneau, va chez elle, apres avoir quitté le Marquis; & ne jugeant pas

qu'une injure de fausses Dents reprochées soit difficile à oublier, parce qu'il ne croit pas qu'elle en ait de fausses, il commence par des excuses générales d'avoir laissé échapper quelque chose qui luy ait déplu. La Dame qu'on estoit venuë avvertir du peu de consideration qu'il avoit montré pour elle, répond fierement qu'elle se mettoit fort peu en peine de ce qu'il avoit pû dire sur son chapitre, que c'estoit tant pis pour luy, & qu'elle se croyoit à couvert de toute forte de censures, si on ne disoit que des veritez. C'est par là que le Cavalier pretend qu'on luy doit aisément pardonner, puis qu'estant dans un estat à ne sçavoir pas trop bien ce qu'il disoit, il l'avoit accusée d'avoir de fausses Dents, elle qui les avoit si

belles & si bien rangées par la Nature. La Dame qui se sent at-
taquée par son foible ne peut
plus se retenir ; elle croit qu'a-
pres avoir mal parlé d'elle , il a
encor l'insolence de la venir in-
fult. Elle éclate ; & plus elle
marque de colere , plus il de-
mande ce qu'il y a de criminel
dans l'article supposé des fausses
Dents. Elle le chasse, il s'obstine
à demeurer , revient encor à ses
Dents , & la met dans une telle
impatience qu'elle le quitte , &
va s'enfermer dans son Cabinet.
Le Cavalier demeure dans une
surprise inconcevable. Il s'ad-
resse à sa Suivante , & veut
l'employer à faire sa paix. La
Suivante l'entreprend , luy de-
mande dequoy il s'est avisé de
parler des Dents de sa Maistres-
se , & luy ayant dit qu'elle ne

doit compte à personne si elle en a d'appliquées ou non, elle luy fait enfin soupçonner qu'il pourroit avoir dit vray en n'y pensant pas. Cependant il est obligé de sortir sans avoir pû faire satisfaction à la Dame. Il est retourné dix fois chez elle depuis ce temps-là, & elle ne l'a point encore voulu recevoir. Voilà, Madame, en quel estat sont les choses. Le Cavalier à découvert depuis deux jours la piece que ses Amis luy avoient jouée, il en est fort piqué, & il y aura peut-estre de la suite que je ne manqueray pas à vous apprendre.

Cependant, comme j'ay déjà commencé à vous parler des Pages du Roy dans ma dernière Lettre, jacheve icy ce que j'ay encore à vous dire. Ceux qui ont toutes les qualitez nécessaires.

40 LE M E R C U R E

pour estre du nombre, sont souvent obligez d'attendre longtemps, cet avantage estant recherché à l'envy par tous ceux qui descendent des plus grandes Maisons du Royaume. Comme ils servent dans les Armées dès leur plus grande jeunesse, & qu'ils meritent dans un âge peu avancé les Charges qui leur sont données, il ne faut pas s'étonner si la plupart deviennent bien-tost capables de commander, & si nous voyons souvent les premiers emplois entre les mains de plusieurs, qui ont eu l'honneur d'estre elevez Pages du Roy. Sa Majesté s'estant renduë sur la Frontiere avec précipitation, ne mena avec elle qu'une partie de ses Pages. Voici les Noms de ceux qui la suivirent.

GALANT.

41

Pages de la Chambre.

M. des Chapelles.

M. de Guebriant.

M. de Neuville.

Pages de la Grande Ecurie.

M. de Braque.

M. du Mets-Tiercelin.

M. de Chevigny.

M. de Ganges.

M. de Serignan, aîné & cadet.

M. de Pelot.

M. de Monfrein.

Pages de la petite Ecurie.

M. de Boisdennemets.

M. de Nadaillac.

M. de S. Gilles-Lenfant.

M. de la Grange, cadet.

M. de Renansart.

M. de Bonnefonds, aîné & cadet.

M. de Laval.

M. de Marmagne.



42 LE MERCURE

M. de Bouffv.

M. de Moisset.

M. de Melun.

Je ne parleray point icy de leur Noblesse , personne n'en peut douter , puis que tous les Pages du Roy sont obligez d'en faire preuve , avant que d'estre reçeus. Sa Majesté voulant donner moyen à tous ceux dont je viens de parler , d'apprendre le mestier de la Guerre , les a fait servir tour à tour d'Aydes de Camp à ses Aydes Camp , pendant les Sieges de Valenciennes & de Cambray , ce qui leur a donné lieu d'accompagner souvent les Officiers Generaux , & de se trouver dans les endroits les plus perilleux. Je croy qu'ils ont tous fait paroistre un courage digne de leur naissance , cependant je ne puis rien dire de

particulier que de ceux, dont le hazard ou leurs Amis m'ont instruit. Je sçay seulement que la pluspart se sont souvent échapez pour aller, comme Volontaires, aux Attaques qui se sont faites les jours qu'ils n'estoient point de Garde.

Monfieur de Braque, d'une des plus puissantes Maisons du Royaume, & Messieurs de Boisdennemets & le Feron se signalerent à la teste du Regiment des Gardes, le jour que la Ville de Valenciennes fut emportée; ils prirent plusieurs Officiers des Ennemis, auxquels ils donnerent la vie. Ils les mirent entre les mains des Mousquetaires Noirs & allerent en suite au Guichet de la Ville, où ils arriverent des premiers. Messieurs de Luxembourg & de Danjeau

ayant trouvé une grande confusion entre les foldats qui s'efforçoient d'entrer, peut-estre dans l'esperance du pillage, ordonna, aux Pages que je viens de nommer, de les faire retirer sur une hauteur, & d'empescher qu'ils n'aprochassent. Apres avoir executé cet ordre, ils entrerent dans la Ville, où avec plus de prudence qu'on n'en devoit attendre des Personnes de leur âge, ils empescherent le desordre, & arresterent quantité de Soldats qui se preparoient à piller.

M^rs de Braque, du Mets-Tiercelin & de la Grange, se trouverent à l'Attaque de la Demy-lune qui fut prise la veille que la Ville de Cambiay composa.

Les deux premiers avec Messieurs de Ganges & de Pelot furent à l'Attaque de la Contref-

carpe de la Citadelle de Cambray, où ils se signalerent à la teste des Gardes. Ce dernier est Fils de Monsieur de Pelot, Premier President au Parlement de Rouen. Le merite de ce grand Homme est assez connu, & chacun sçait que sa haute capacité, & l'exacte justice qu'il a toujours renduë, & dans cette grande Charge & dans son Intendance de Guyenne, luy ont acquis aupres du Roy une estime qui luy permet l'esperance des plus importans Emplois.

M^{rs} de Serignan, aîné & cadet, se distinguerent aussi à l'Attaque de la Demy-lune qui fut reprise.

M^r le Chevalier de la Grange receut à la Tranchée de Valenciennes un coup de Mous-

quet dans le bras qui ne luy fit qu'une contusion : Il en eut encor une devant Cambray qui luy fut causée par un éclat de Grenade. M^r du Mets-Tiercelin y eut ses cheveux brulez en soutenant les Travailleurs avec M^r le Chevalier des Gaux, & M^r de Braque.

Le Roy ayant ordonné, comme je vous ay déjà marqué, que ses Pages serviroient d'Aydes de Camp à ses aydes de Camp. M^o le Prince d'Elbeuf qui l'estoit de sa Majesté, retint M^r de S. Gilles L'enfant pour le sien. Il eut lieu d'en estre satisfait, puis que ce Page s'est trouvé dans toutes les occasions perilleuses ; il entra dans Valenciennes avec les Mousquetaires Gris ; il alla avec Monsieur le Prince d'Elbeuf à la Demy-lune qu'on prit la veil-

le que la Ville de Cambray se rendit, & il donna avec les Volontaires à l'attaque de la Contrescarpe de la Citadelle, où il entra des premiers, avec M^r le Marquis de Malose, & M^r le Côte de la Vauguyon. Quand on fut rentré dans la Tranchée, on leur ordonna de prendre des Fascines & de les porter au Logemēt, pour donner exemple aux Travailleurs. M. le Chevalier de Tilladet qui commandoit en qualité de Brigadier, donna quatre ou cinq Commissions à M. de S. Gilles, qu'il reconnut estre de bonne volonté, & dont il s'acquitta heureusement. Il le nomma le lendemain à Monsieur de Louvois; & Monsieur le Prince d'Elbeuf, qui rendit compte au Roy de ce qui c'estoit passé pendant la nuit, dit aussi du bien de

luy à Sa Majesté. Le mesme se trouva encore avec Messieurs de Serignan à l'Attaque de la Demy-lune qui fut emportée d'abord, & que les Ennemis reprirent ; & lors que M. le Marquis d'Uxelles y vint pour encourager nos Gens, ce Page fit une action de vigueur qui fut remarquée. Des raisons particulieres m'empeschent de vous en faire le détail ; mais je ne dois pas oublier à vous dire qu'il n'a pas moins d'esprit que de cœur. Il a fait ce Carnaval une vingtaine de Rondeaux sur des Fables d'Esoppe, & les a presentez à Monsieur le Duc du Mayne d'une maniere toute singuliere. Ils ont este fort bien receus, je vous en envoie trois, & vous feray part des autres, s'ils plaisent autant dans vostre Province qu'ils ont plu

plu aux premieres personnes de
la Cour.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DU MAINE.
RONDEAU.

Q'un tour de Page eust assez d'a-
grément
Pour vous servir de divertissement,
Prince, où l'esprit avec la grace abonde
N'est un bonheur, où mon espoir se
fonde,
Grand tort j'aurois d'y penser seule-
ment.



Mes petits Vers n'ont point asseurement
Du tour poly l'agreable ornement,
Et l'on n'y voit, si l'on y fait la ronde,
Qu'un tour de Page.



Ce n'est priser l'ouvrage aucunement.
Mais tel qu'il est, foy d'homme qui ne
ment,

Tom. IV.

C

50 LE MERCURE

*A vous l'offrir ma joye est sans seconde ;
Il est remply de Morale profonde,
Quoy qu'il ne soit , à parler franche-
ment ,*

Qu'un tour de Page.

DE LA CIGALE, ET DE LA FOURMY.

F A B L E .

RONDEAU.

LE temps n'est plus de la belle saison
L'Hyver approche, & Neige à gros
floccon

Tombe du Ciel , Cigale verdelette ,
Ne chante plus, sans soin l'inquiette,
C'est de disner dont il est question,



Mais où disner ? car de provision
Il n'en est point , point de precaution ,
D'aller aux Champs succer la tendre
herbette ,

Le temps n'est plus,
Elle va droit à l'Habitation
De la Fourmy , belle reception,

GALANT. 51

Mais rien de plus, il faut faire diette;
Quand on est vieux, c'est trop tard
qu'on regrette
Les jours perdus, & de faire moisson
Le temps n'est plus.



AU ROY.

RONDEAU ACROSTICHE.

► Vous, Grand Roy, seroit grande
bonté

¶ Vouloir souffrir qu'avecque liberté,
Où l'on gardât respect & reverence,
¶ Un Page vint dire tout ce qu'il pense
sur vostre gloire ayant bien medité!



¶ Grande en seroit, certes la nouveauté,
¶ Rien n'y voudrois avoir de mon costé,
¶ Avant qu'oser parler avec licence

A Vous, Grand Roy.



¶ Non, ce seroit à moy temerité,
¶ D'autres bien mieux vostre les ont
chanté.

52 LE MERCURE

*Raison, respect, tout m'impose silence
On ne pourroit malgré ma suffisance,
Trouver rien égal en majesté,*

A Vous, Grand Roy.

Avoüez, Madame, que l'assujettissement à tant de Rimes ne cause pas peu de peine dans ces sortes d'ouvrages, & que lors que celuy qui les fait en vient agreablement à bout, il en merite plus de loüanges. A propos d'Ouvrages d'Esprit, je me trouvoy dernièrement chez une Dame qui en juge admirablement bien, aussi voit-elle ce qu'il y a de plus beaux Esprits en France. Elle entend les Langues, fait des Vers qu'il seroit difficile de mieux tourner; & la pluspart de nos Illustres de l'Academie Françoise, ne dédaignent pas de la consulter sur leurs Ouvrages avant que de les

Donner au Public. On mit sur le tapis les trois Traitez que M le Chevalier de Meré a fait imprimer depuis peu, & je fus ravy, Madame, de voir que tout le bien qu'on en dit se rapportât à l'estime particuliere que vous en faites. L'un fut pour le Traité de l'Esprit, l'autre pour celuy de l'Eloquence, & la Dame se declara pour les Agrémens; mais il n'y eut personne qui ne convinst que tous les trois estoient écrits avec une facilité & une pureté de langage qui ne satisfaisoit pas moins les oreilles, que leurs solides raisonnemens remplissoient l'esprit. On parla ensuite de l'Heroïne Mousquetaire qu'on loüa en bien des choses, mais qu'on prit pour une Histoire faite à plaisir, quoy qu'on nous la donne pour veri-

table. Quelqu'un prétendit que Christine qui tuë son Frere croyant tirer sur un Sanglier, n'étoit autre chose que la Fable de Procris & de Cephale ; & sur ce qu'une partie de l'Assemblée fut du mesme sentiment, un autre prit la parole, & dit qu'il arrivoit quelquefois des choses extraordinaires qui pour n'avoir rien de vray-semblable, ne laissoient pas d'estre vrayes, & qu'on luy en avoit mandé une de Hollande, dont il ne doutoit point que toute la Compagnie ne fust surprise. Il tira en mesme temps une Lettre de sa poche écrite à Amsterdam, & datée du 15. de Juin ; & en ayant passé les trente premieres lignes, leut l'Article qui suit.

Il y a presentement icy un Prophete vestu d'une Robe de toute sor-

se de couleurs, laquelle n'a point de couture, quoy qu'elle soit de plusieurs pieces. Elle n'est ny de fil ny de coton, ny de soye, ny de laine, ny de poil, ou de peau d'aucun Animal, & elle n'est point faite de main d'Homme. Je ne sçay ce que ce pretendu Prophete peut avoir de commun avec les Sectateurs de la ridicule Opinion des Pré-Adamites, mais on fait courir le bruit que ceux dont il tire son origine ont precedé Adam. Il porte une Couronne sur sa teste, & il n'est point marié, quoy qu'il ait plusieurs Femmes. Elles vivent toutes avec luy sans jalousie, tant il établit un bon ordre entr'elles. Il est tres-sobre, ne vivant pour l'ordinaire que du rebut des Chions. Il meprise l'or & l'argent, & n'en a jamais fait aucun cas. Il va toujours pieds nuds aussi-bien l'Hiver que l'Esté, & il

56 LE MERCURE

marche fort gravement. On ne m'a pu dire de quelle croyance il estoit ; mais il est certain qu'il commence à rendre ses louanges à Dieu dès la nuit, & avant le lever du Soleil. Il les continuë presque à toutes les heures du jour ; & malgré ce soin il ne pratique point l'humbleté, au contraire il est courageux & fier. Ceux qui se connoissent en phisionomie, prétendent qu'il court risque de ne mourir point de sa mort naturelle, mais d'une mort violente.

Chacun raisonna sur cette Nouvelle. Les uns dirent qu'il n'estoit pas surprenant qu'on vît de temps en temps de ces faux Prophetes ou Sectaires en Hollande, parce qu'on y souffroit toute sorte de Religions, & ils adjouterent qu'il n'y avoit pas encor long-temps qu'il s'y en

estoit rencontré un qui catechisoit & preschoit publiquement, & qui avoit esté enfin confiné par le Magistrat dans une étroite Prison à Embden, où il devoit finir ses jours ; Qu'on n'ignoroit pas le bruit qu'avoit fait en Angleterre pendant l'Interegne un Quakel, ou Chef des Trembleurs, à qui le Parlement avoit fait couper la langue ; & que vers l'Arabie on en avoit veu un autre depuis douze ans, qui se disoit le Messie ; qu'il estoit suiuy quelquefois de plus de cinquante mille Hommes ; & que le Grand Seigneur avoit esté obligé d'envoyer contre luy une Armée considerable pour le détruire avec son party. On revint à celuy de Hollande, & il n'y eut personne qui ne dist qu'il meritoit le feu, & que le Phisioq-

LE MERCURE

misfe avoit eu raison de juger que sa mort seroit violente. Il prit là-dessus un fort grand éclat de rire à celuy qui avoit mon-
tré la Lettre. Il ne voulut plus cacher qu'il l'avoit fait écrire pour se divertir, qu'elle ne contenoit qu'un Enigme, & que le Prophete estoit le Coq qui annonçoit la venuë du jour. On n'eut pas de peine à faire l'application du reste, & cette folie fut un agreable divertissement à ceux qui n'avoient point de part aux sérieuses reflexions qu'on y avoit faites.

Enfin, Madame, me voilà devant S. Omer, où l'abondance de toutes les choses que j'ay eues à vous dire m'a empesché d'arriver plustost. Avant que de passer au recit de tout ce qui s'est fait pendant le Siege de

cette Place, je croy vous en devoir entretenir un moment. Elle tire son nom de celuy de Saint Omer qui estoit Evesque de Terüoanne, & elle est si forte à cause de sa situation, & d'un nombre infiny de Canaux qui l'environnent, que personne avant Louis le GRAND n'avoit encore eu l'avantage de s'en pouvoir dire le Vainqueur. Cette gloire estoit reservée à ses Armes, qui luy ont fait perdre le titre de Pucelle, qu'elle avoit conservé jusques là. Ses edifices sont tres-beaux, & elle se peut vanter d'avoir dans l'enclos de ses murailles une des plus belles Abbayes de l'Europe, soit pour ce qui regarde ses Bastimens, soit pour ce qui regarde son Revenu. Cette Ville est la seconde du Comté d'Artois. Elle est tres

60 LE MERCURE

ancienne, & la Mer qui l'a autrefois cottoyée, n'en est qu'à huit lieues. Si l'on en croit Ortelius, le Port d'Issius, où César s'embarqua pour passer en Angleterre y estoit autrefois. On voit auprès de la Ville un Lac couvert de plusieurs Isles qui flotent sur l'eau. Elles vont où le vent les pousse, & elles sont quelquefois agitées, comme des Vaisseaux, le vent qui donne dans les Arbres produisant presque le mesme effet des voiles. Quand le calme est grand on attache des cordes à ces Arbres, & on tire ces Isles où l'on veut. Elles sont souvent remplies de toutes sortes d'Animaux qu'on y mene paistre. Les Boissons du Lac se retirent dessous pour se mettre à couvert du froid, & pour éviter les grandes ardeurs.

du Soleil , de maniere qu'on y en trouve toujours beaucoup. On voit sur ce mesme Lac la grande & belle Abbaye de Clairmarers.

Revenons à la Ville. Lors qu'on fit dessein de l'assieger, elle estoit munie de toutes les choses necessaires pour une vigoureuse resistance. Monsieur le Prince de Robec, de la Maison de Montmorency, estoit dedans en qualite de Gouverneur de la Province d'Artois, & M le Comte de Saint Venant comme Gouverneur de la Ville. Il est temps de voir de quelle maniere ils se sont defendus, & comment ils ont esté attaquez ; mais il faut que je vous dise auparavant les Noms des Officiers Generaux qui ont servi pendant ce Siege.

62 LE MERCURE

Monfieur de Humieres,
Marefchal de France.

Lieutenans Generaux.

M. le Comte du Plessis.

M. le Prince de Soubife.

M. le marquis de la Trouffe.

Mareschaux de Camp.

M. le marquis d'Albret.

M. de Sourdy.

M. de la Motte, Commandant
d'Aire.

M. Stoupp.

Brigadiers.

M. d'Aubarede.

M. de Maulmont, Major Ge-
neral.

Plusieurs autres qui avoient
mené des Troupes à Monsieur
pour la Bataille de Cassel, ont
servy ensuite pendant le Siege.
Monsieur de Tracy a esté de ce
nombre.

Aydes de Camp de Monsieur

M. le Chevalier de Tauriac.

M. de Grave, fils.

M. de Vertot.

M. le Chevalier de Silly.

M. le Chevalier de Courtenay.

Son Altesse Royale fit encore servir plusieurs autres. Je les nommeray en vous marquant les Commissions qu'elle leur donna.

Monsieur le Marquis de la Freseliere a commandé l'Artillerie.

M^r de Choisy a servy de premier Ingenieur.

Dés que Monsieur fut arrivé devant S. Omer, il visita tous les Quartiers, & choisit celui de Blandek, parce qu'il estoit le plus proche, & qu'il le trouva le plus commode, pour avoir souvent

des nouvelles de ce qui se passeroit. Il ne fit pendant plusieurs jours que reconnoître la Place, examiner par où elle pouvoit estre secourüe, & observer les Postes qui nous pouvoient nuire. Les Ennemis occupoient deux Redoutes, dans lesquelles il y avoit du Canon. Elles furent emportées par des Détachemens de Navarre, des Vaisseaux & de Conty. Pendant ce temps ceux de la Place, qui estoient maistres du Fort de S. Michel, situé sur un Terre naturel, également élevé de tous côtez, travailloient à faire achever l'embellissement de ce Fort, comme s'ils eussent eu dessein de faire admirer ce Bijou apres la réduction de la Ville, puis qu'il leur a toujours esté inutile, quoy qu'il fust le plus parfait de

leurs Ouvrages. Quelques jours apres que la Place eut esté bloquée, un Cornete, qui n'avoit pas encore quatorze ans, combatit seul à seul contre un Colonel ennemy qui avoit la mine d'un Mars, & le fit prisonnier.

Monsieur ne peut ouvrir la Tranchée si-tost qu'il auroit voulu. Il avoit si peu de Troupes que les Quartiers n'auroient pû se donner du secours les uns aux autres. La circonvallation estoit grande, & il estoit impossible qu'elle fust autrement à cause des marais; de maniere qu'il falloit plus de cent mille Hommes pour attaquer cette Place dans les formes, ou qu'elle fust assiegée par des François que le nombre n'a jamais épouvantez.

Les Ennemis firent une Sortie

avant que la Tranchée fust ouverte. Ils estoient cent Hommes commandez par le Major de la Place : ils attaquèrent d'abord avec vigueur une Batterie & un Logement que Son Altesse Royale avoit ordonné pour la soutenir. Cette Batterie devoit servir contre le Fort des Vaches qu'Elle avoit résolu de faire attaquer.

Monsieur d'Albret soutint quelque temps les Ennemis, puis il les poussa l'épée à la main. Il eut un Cheval tué sous luy. Monsieur le Chevalier de Souvray fit merveilles en cette occasion. Monsieur le marquis de la Vieuville s'y trouva, & son Ecuyer fut tué à ses costez. Le Major de la Place qui commandoit la Sortie fut pris avec son Ayde-Major, à vingt pas de la Contres-

carpe. Monsieur ayant reçu le 2. d'Avril quelques Troupes, & des ordres du Roy pour l'ouverture de la Tranchée, donna les siens dans tout son Camp, & fit préparer toutes choses pour l'exécution de ceux de Sa majesté.

La Nuit du 4 au 5

On ouvrit la Tranchée. Monsieur vint à Tatingue, Quartier de son Artillerie, pour voir défilér la Garde de la Tranchée. Il s'avança ensuite à l'endroit où estoit postée la Garde de la Cavalerie, afin de voir porter toutes les fascines, & d'encourager par sa présence les Soldats à faire beaucoup de travail. Son Altesse Royale ne quitta qu'après minuit, quoy que son Quartier fust éloigné de plus d'une grande lieue, & que pour y retourner il falust passer dans des lieux

marécageux , dont des gens moins ardens pour la gloire que des François n'auroient pû sortir. Les Soldats ne laisserent pas d'avancer malgré le mauvais terrain ; & l'on peut juger de la peine qu'ils eurent par l'avanture qui arriva à un Gentilhomme de Monsieur le Chevalier de Lorraine. Il enfonça si avant dans les bouës , que ne pouvant se retirer, il demanda le secours de deux Soldats : il en fut quitte pour ses bottes qui y resterent , & pour quelque argent qu'il donna à ceux qui luy presterent la main. On monta la mesme nuit la Tranchée du costé du Fort des Vaches , & l'on fit quelques Logemens sur la Digue du costé de la grande Attaque..

Le 5 au matin

Les Ennemis qui n'avoient pas fait grand feu pendant la nuit, tirèrent le matin cinq cens coups de Canon, dont un boulet emporta Monsieur de Vins Brigadier de Cavalerie.

La nuit de 5 au 6

Les travaux se joignirent. On fit des communications, & l'on avança jusques à six-vingt pas de la Contrescarpe.

Le 6

M^e de Soubise qui avoit fait conduire le Canon pendant la nuit, le fit tirer de fort bonne heure, & il fut tres-bien servy. Monsieur de Sourdy fit aussi travailler à une Bateria. Nos Détachemens pousserent leur Travail du costé du Fort des Vaches, & chasserent pendant le jour les Ennemis de leurs Loge-

70 LE MERCURE

mens. On acheva un Batardeau pour détourner le cours de la Riviere, & l'on prit un Soldat chargé d'une Lettre du Duc de Villa-Hermosa, qui mandoit aux Assiegez qu'ils seroient secourus.

La nuit du 6 au 7

On poussa des Ramaux L'eau fut détournée, & donna lieu de faire quelques Logemens. Une nouvelle Bateria commença à tirer.

La nuit du 7 au 8

Monsieur ayant choisi le Regiment des Dragons Dauphins pour attaquer le Fort des Vaches, ordonna à Monsieur le Comte de Longueval qui le commande, de se trouver à l'entrée de la nuit avec les six Compagnies de son Quartier à l'Abbaye d'Arque, où Monsieur de.

Chevilly, Lieutenant Colonel, le devoit joindre avec les six autres qu'il commandoit. La Compagnie des Grenadiers du Regiment de Humieres estoit au Rendez vous pour faire ce qu'on ordonneroit. Avant toutes choses M^r de Longueval fit deux Détachemens de 60. Hommes, commandez chacun par les deux premiers Capitaines de son Regiment, pour soutenir les Grenadiers & commencer l'Attaque. Les six premieres Compagnies marchotent apres eux, & les six autres suivoient à quelque distance. Il estoit demeuré beaucoup de Dragons pour garder les deux Quartiers, & il ne restoit que quatre cens Hommes pour l'Attaque. Les choses estant ainsi disposées, on marcha le long de la Digue droit à

la Bateria , où ayant pris les ordres de M' le Comte du Plessis d'attaquer aux trois premiers coups de Canon qu'on tireroit, on avança environ cent pas derrière un petit Logement que les Ennemis avoient abandonné, & que les Nostres occupoient pour lors. Le terrain pour aller jusqu'au Fort est tres-difficile. Sur la gauche, la Riviere est le long de la Digue. Elle passe au pied du Fort, & luy servant d'avant-fossé va entrer dans Saint Omer. Au delà de la Riviere il y a une Campagne inondée jusques à la Ville. Sur la droite est un autre bras de Riviere, qui tombant pareillement à l'autre côté du Fort, va passer auprès de la Contrescarpe de la Place sans y entrer. Le terrain qui est au delà de cette Riviere n'est

n'est pas si inondé que celui de la gauche, mais il est tellement plein de Canaux & de Fossees, qu'il est presque impossible de le traverser ; si bien que pour aller au Fort, il faut de nécessité marcher entre deux Rivieres, dont le terrain de l'une à l'autre n'a pas vingt pas de front, aux endroits les plus larges. L'heure de l'Attaque approchant, on fit raser une partie du Logement dont on a parlé dessus, pour pouvoir passer plus aisément, & Monsieur de Chevilly ayant eu ordre de M^r de Longueval de marcher, pendant que de son costé, pour ne point perdre de temps, il estoit occupé à faire porter des Echelles & des Clayes, il s'avança à deux cens pas du Fort. Il fit mettre alors tout son monde sur

le ventre, & alla reconnoître à quelle distance on en estoit, & si sans estre decouvert on pouvoit encor s'en approcher. Il trouva que cela se pouvoit, les Ennemis n'ayant point de Sentinelle avancée, si bien qu'on se trouva insensiblement à cinquante pas du Fort. Le soin qu'avoient en les Grenadiers de cacher leurs méches, & le silence qu'on observa dans tous les mouvemens qu'on fit, contribua beaucoup à faire surprendre l'Ennemy, qui ne se réveilla qu'aux trois coups de Canon qu'on tira environ deux heures avant le jour. Alors nos Gens commencerét par un grand feu, mais celuy des Ennemis estant supérieur & plus seur, parce qu'ils ne tiroient qu'à couvert, nos Grenadiers, & nostre pre-

miere troupe de Dragons se trouverent bien - tost hors de combat, la pluspart des Officiers furent tuez ou blessez. La seconde troupe estant rebutée par ce méchant succès, avoit de la peine à se refoudre de donner; si bien que Monsieur de Chevilly fut obligé de faire marcher les six premières Compagnies, à la teste desquelles estoient tous les Officiers. Il les mena à la Palissade, & pour payer d'exemple, il fauta par dessus, n'ayant trouvé aucune ouverture, parce que le Canon ne l'avoit aucunement endommagée. On en arracha quelques-unes; mais, soit pour la difficulté d'entrer, soit pour la trop grande défense des Ennemis, Monsieur de Chevilly ne fut suivy que des Officiers, & d'un fort petit nom-

bre de Dragons ; mais il les trouva d'une si bonne volonté, qu'après avoir passé deux Fossez pleins d'eau , ils les chasserent l'épée à la main d'un Ouvrage à l'autre , jusques au Chemin couvert de la Redoute. Ce fut là où ils firent plus de résistance , & leur Commandant ayant rassemblé les Officiers que les Nostres trouverent teste pour teste , on disputa long-temps le terrain, & il y eut de fort grands coups de main donnez. M^r de Chevilly fut blessé dans ce moment. Le Commandant luy ayãt porté un coup de Pertuisanne dans la cuisse, qui ne l'atteignit que legerement , il sauta à luy pour la luy arracher ; mais s'ẽtant trop avancé, il se trouva envelopé de sept ou huit Officiers des Ennemis , & fut en mesme

temps blessé à l'épaule d'un coup dont il tomba, & les Ennemis ne se trouvant plus pressez des nôtres, eurent le loisir de se retirer dans leur Redoute, aparemment pour y faire leur composition : Mais cela ne leur servit de rien; car Monsieur de Longueval qui attaquoit le long de la Digue avec les six autres Compagnies, & qui avoit toujours chassé les Ennemis devant luy avec beaucoup de vigueur, & tué tout ce qui luy avoit fait résistance, se trouva à mesme hauteur sur la Redoute. Les Ennemis qui se virent pris des deux costez, perdirent toute esperance, & mettant les armes bas, ils demanderent quartier. Il n'y eut que le Colonel Forfaits, leur Commandant, qui n'en voulut point recevoir, & qui ai-

ma mieux se faire tuer, que se rendre. On prit douze Officiers, & environ cent Soldats; le reste fut tué, le grand feu des goul-drons éclairant si bien, qu'on put aisément n'en laisser échapper aucun. Ainsi finit cette affaire, & l'on peut dire que dans cette Action il s'est fait des choses d'une intrepidité & d'une bravoure qu'il seroit difficile d'exprimer. Les Officiers & les Soldats Ennemis avoient esté choisis sur toute la Garnison pour défendre ce Poste, qui leur estoit de la dernière conséquence, comme il a paru dans la suite par la prise de la Ville, & il falloit autant d'opiniâreté & de fermeté qu'on en eut pour le forcer. Tous nos Officiers y firent éclater beaucoup de valeur, mais ceux qui s'y sont le plus

distinguez, apres Monsieur le Comte de Longueval, sur qui roule tout l'honneur de l'Action, sont Messieurs de Cazemont, le Chevalier de Montmas, & l'Angellerie, tous trois Capitaines, & tous trois blesez: le premier en est mort. Monsieur le Roux Major y a aussi tres-bien fait.

La prise de ce Fort a esté une des plus vigoureuses Actions dont on ait oüy parler depuis long-temps. Il avoit esté attaqué depuis quatre ou cinq jours par Tranchée ouverte, & il avoit esté batu inutilement par vingt-quatre Pieces de Canon. On força dans la mesme nuit trois Retranchemens, & l'on passa un nombre infiny de Canaux qui défendoient l'approche du Fort. Il est de figure ronde, construit de gazon & de terre à l'épreuve.

80 LE MERCURE
du Canon. Il y a une Redoute
au milieu, encor de figure ronde
toute de brique, sur laquelle il
y avoit plusieurs Pieces d'Arti-
lerie. Elle est plus élevée que le
Fort. Le tout est environné d'un
grand Fossé plein d'eau de dix-
huit à vingt pieds de large, sur
lequel il n'y avoit qu'un petit
Pont de deux planches pour en-
trer dans le Fort. On l'attaqua
partie à la nage, & partie sur les
deux planches. M le Comte de
Longueval entra dedás des pre-
miers à la teste de quelques
Dragons, & força les Ennemis
qui s'estoient retirez dans la
Tour. Monsieur le Marechal
de Humieres, & Monsieur le
Chevalier de Lorraine, vinrent
quelque temps apres voir ce
Fort : ils furent surpris, & ne
croyoient pas qu'il fust si con-

fidérable. Ils feliciterent Monsieur le Comte de Longueval de l'action qu'il venoit de faire. Cependant il arriva des Nouvelles à Monsieur de la marche du Prince d'Orange, & il envoya Monsieur le Chevalier de Tillecourt dire à Monsieur le Mareschal de Humieres, à M^r le Chevalier de Lorraine, & à Monsieur le Comte du Plessis, qu'il avoit quelque chose à leur communiquer. Ces Messieurs les vinrent trouver, & on se prepara pour la Bataille. Je n'ay plus rien à vous en dire, ma seconde & ma troisieme Lettre vous en ont assez parlé. Laissons-les donc aller au Combat, & jusques à leur retour parlons d'autre chose que de la Guerre.

Pendant qu'on pressoit en même temps les Sieges de Cam-

D v

82 LE MERCURE

bray & de Saint Omer, voicy des Vers qui furent faits à la gloire du Roy, & que je ne doute pas que vous ne lisiez avec plaisir. Je suis fâché de n'en connoître pas l'Autheur pour vous le nommer. Il luy sera toujours avantageux d'avoüer un Ouvrage de la force de celuy-cy. Il feint que Pallas presente Monseigneur le Dauphin aux Muses, & qu'elle leur parle ainsi sur le Parnasse.



STANCES.

Sous les deux Noms que l'on me
 donne,
 Je joins aux dons de Mars vos aimables
 presens;
 Je preside aux Héros, je preside aux
 Sçavans,
 Et ma main tour à tour de Lauriers les
 Couronne;

*J'ay fait du Grand Loüis le plus
grand des Guerriers,*

*J'ay remply pour vos Arts ce Prince de
lumiere ;*

*Mais il faut que le Fils cherche icy
des Lauriers.*

*J'ay cueilly tous les miens pour couronner
le Pere.*



*Des Actions si surprenantes,
Obligent la Victoire à me les arracher ;
A peine pour ce Roy j'ay le temps d'en
chercher,*

*Qu'ils me sont enleveez par ses mains
trionphantes ;*

*Son bras fait des Exploits qu'on n'eust
osé penser,*

*Quand mesme ils sont publics, à peine
ils sont croyables ;*

*Et ces Murs qu'en huit jours nous l'a-
vons veü forcer,*

*Avant que d'estre pris estoient crus im-
prenables.*



*Mais c'est encor peu pour sa gloire,
Ce Cambray si fameux qu'il réduit aux
abois,*

84 LE MERCURE

*Auroit en moins de temps déjà reçeu ses
Loix,*

*S'il vouloit à demy remporter la vi-
ctoire.*

*Saint Omer le va suivre, & mon plus
grand employ,*

*C'est de tenir toujours plusieurs Couron-
nes prestes,*

*Ayez donc soin du Prince, & j'auray
soin du Roy,*

*Travaillez pour l'Etude, & moy pour
les Conquestes.*



*Mais quoy! vous marquez de la
crainte,*

*Depuis qu'un si beau Prince est dans
vostre séjour;*

*Muses, vous le prenez peut-estre pour
l'Amour,*

*Et vostre liberté redoute quelque at-
teinte?*

*Non, non, défaites-vous de cette inju-
ste peur:*

*Quoy qu'il ait de l'Amour les traits &
le visage,*

*L'illustre Montausier estant son Gou-
verneur,*

Quand il seroit l'Amour, auroit fait
l'Amour sage,



Mais vostre erreur est sans égale,
Si de ce Dieu volage il a les agré-
mens,

Son ame a des attraits mille fois plus
eharmans

Que ceux, que vous voyez: que son vi-
sage étale.

Elle est grande, elle est belle; & dans
son jeune cœur

Naissent des sentimens d'un si beau Ca-
ractere,

Qu'en y reconnoissant l'esprit du Con-
verneur,

On y remarque aussi la Maïesté du
Pere.



Tous vos Emplois font ses delices,
Son esprit y penetre avec facilité,
Et dans sa Cour sçavante on voit à son
costé

Ceux qui sont les premiers dans tous vos
exercices;

Et vous rend bien l'éclat qu'il reçoit de
vos Arts;

86 LE MERCURE

*Donnez-luy donc au moins son rang
sur le Parnasse :*

*Vous avez élevé le plus grands des
Cesars ,*

*Ce Prince avec raison doit occuper leur
place.*

J'adjouïteray à ces Stances une Lettre écrite à madame la marquise de Louvois par monsieur Galand, Secretaire du Cabinet. Vous la trouverez d'une nouveauté singuliere. Elle est toute en differens Couplets de Chan-son , sur les Airs les plus connus. madame de Louvois estoit allée passer quelques jours à la Campagne , & monsieur Galand, qui ne le cede à personne en délicatesse d'esprit, eust eu peine à luy marquer plus agreablement le chagrin qu'il avoit de son absence. La Lettre est en partie sur les grandes Actions du Roy, & c'est

pour cela que j'ay crû la devoir
 placer icy.

LETTRE

EN CHANSONS.

Sur le Chant de *Lancelot Turpin.*

Flore dans nos Champs
 Est enfin descendue,
 Les Oyseaux par leurs chants
 Annoncent sa venue ;
 Mais que sert le Printemps
 Quand on vous a perduë ;

Sur le Chant de *Réveillez-vous
 Belle endormie.*

Du Zephir la douce influence
 Change en vain nos bois & nos Prez,
 Nous ne sentirons sa presence,
 Que du jour que vous reviendrez.

Sur l'Air du *Traquenart.*

Madame, que faites-vous,
 De vous éloigner de nous ?

88 LE MERCURE

*De ma propre main ,
Si ie croyois mon courage ,
De ma propre main
Je me perçerois le sein.*

Sur l'Air de la Bordeaux.

*A qui connoît vostre beauté charmante ,
Comme nous faisons tous ,
Toute saison est aimable & riante.
Qui se passe avec vous ,
Nul temps n'est doux
Quand vous estes absente ,
Et c'est par le mesme esprit
Que l'heureux Coulange rit ,
Et Galand lamente.*

Sur le Chant de l'Ecuelle du Temple

*Je ne hay point les Espagnols ,
Tant que Coulange & que Bagnols.
Ils ont eux-seuls tout l'avantage ,
Tous les plaisirs , & tout l'honneur ,
Et ne nous laissent en partage ,
Que d'enrager de leur bon-heur.*

Sur le Chant de Landerirette.

Mais à quoy bon tant de douleurs ?

*Nos cris , nos soupirs & nos pleurs ,
Landerirette ,
Ne vous ramènent pas icy ,
Landeriry.*

Sur l' Air de Fichuë est toute preste.

*A tous les gens de bon goust ,
J'ay toûjours oüy dire ,
Que quand l'adresse est à bout ,
Il faut benir Dieu de tout ,
Et rire , & rire , & rire.*

Sur le Chant de l' Année est bonne.

*Mais venons à nostre Grand Roy ,
A luy voir tout remplir d'effroy ,
Il n'est bon François qui n'entonne ,
L' Année est bonne.*

Sur le Chant de Puissant Roy.

*Il n'est pas permis de s'affliger ,
Sous ses Loix LOÛIS va tout ranger.
Celebrons les Miracles étranges ,
Qu'ont fait pour nous son esprit & son
cœur :
A l'envy prodiguons nos loüanges ,
C'est le seul bien qui flate le Vainqueur.*

Sur l'Air *Beuvons à nous quatre.*

*Mais quoy qu'on l'adore ,
On a du dépit
De voir qu'au bout du Recit
Il en reste encore
Plus qu'on n'en a dit.*

Sur l'Air de *Frere Frapant.*

*Nous cesserons enfin d'entendre
Comparer au plus grand des Rois ,
Achille , Cesar , Alexandre ,
Et tous les Héros d'autrefois :
Quel que soit l'éclat qu'on leur donne,
Ce qu'est LOUIS nul n'a jamais esté.
Il n'imita jamais personne ,
Et ne sera point imité.*

Sur le Chant du *Poulainier de
Pontoise.*

*Quelque éloge , qu'il nous coûte ,
Ayons-en toujours pour luy ,
A cent ans , comme aujourd'huy ,
Puisse-t-il estre sans goutte ;
Qu'à ses pieds il ait cent Rois ,
Qu'à la Chine on le redoute ;*

*Et pour tout dire à la fois,
Qu'il ait encor son Louvois.*

Sur l'Air des Sauts de Bordeaux.

*Dans le mesme Sacrifice
Où LOUIS est adoré,
Son Ministre avec justice
Se voit aussi reveré :
Toute médisance crève,
L'envieux tombe en défaut
Lors que la Vertu s'éleve
Jusqu'au degré le plus haut.*

Sur le Chant de Vous avez trois
Filles.

*Cette grande Brune,
Dont il est Mary,
N'est pas la moindre fortune
De ce sage Favory.*

Sur le Chant des Feüillantines.

*Finissons, car du Mestier
De loüer,
Il ne faut pas se joüer ;
De tout ce que l'on révere
Il fait bon,
Il fait bon ne parler guere.*

Sur l'Air de ****

*Croyez donc que l' Auteur ,
 Tres-fatigué d'écrire ;
 Croyez donc que l' Auteur
 Est vostre Serviteur.
 Je suis sans ceremonie
 Le tres-fidèle Valet
 De la noble Compagnie ,
 Qui n'aura que ce Couplet.*

Retournons à Saint Omer, nous n'y demeurerons gueres : ce n'est pas l'ordinaire des François d'estre long-temps devant une Place. La nuit que Monsieur partit de Blandec, on abandonna l'attaque de Tatingue, & l'on en tira tout le Canon, que l'on conduisit à Arques. On se contenta de garnir la tranchée des Vaches, sous le commandement de Mr de la Trouffe & de Monsieur Stoupp. Mr de Tracy les y vint joindre, après avoir

mené neuf Bataillons à Monsieur. Le Gouverneur de Saint Omer n'eut pas plutôt appris que l'on étoit aux mains, qu'il fit tirer tout son Canon, & voulut persuader au Peuple que le Prince d'Orange avoit gagné la Bataille. On en fit autant dans nostre Camp, pour la Victoire que Son Altesse Royale avoit remportée. Apres la défaite des Ennemis, Monsieur demeura huit jours dans son même Poste, pour empêcher que le Prince d'Orange ne jettât quelques Troupes dans Saint Omer du débris de son Armée, & pour faire subsister sa Cavalerie, qui trouvoit du fourage au delà du Canal. Pendant ce temps, Son Altesse Royale envoyoit tous les jours quatre Bataillons monter la Garde de la Tranchée à l'atta-

que du Fort des Vaches, & fit faire une Batterie de vingt pieces, qui ne tira que six jours apres, à cause du mauvais temps, & de la difficulté qu'il y avoit à mener le Canon. Il falut que la Cavalerie portât des fascines pendant deux jours, & l'on fut obligé de se servir des Suisses pour mettre les vingt Pieces en batterie. Reprenons l'ordre que nous avons interrompu. Si l'on n'a pas poussé le Travail pendant quelque nuits, on a gagné une Bataille, & préparé toutes les choses que je vous viens de marquer.

La nuit du 15 au 16

On poussa la Tranchée à la gauche, on approcha de l'Avant fossé à la Contre-carpe, on fit un Logement sur la Digue, & une communication à une au-

tre; on mit encore quatorze Pieces de Canon en baterie.

La nuit du 16 au 17

On étendit les Logemens.

Le 17

On travailla à une Bateria de vingt Mortiers. M^r de la Motte, Marechal de Camp, reçut un coup de Mousquet à la teste.

La nuit du 17 au 18

Quelques Ingenieurs ayant assuré que nous n'estions pas à cinquante pas de la Contrescarpe, & qu'il estoit tres-facile de passer l'avant-fossé, on resolut de l'attaquer: on leur donna pour cela autant de Travailleurs & Grenadiers qu'ils en demanderent. Monsieur de la Cardonniere, Lieutenant General, commandoit la gauche; Monsieur Stoupp la droite; & Monsieur de Villechauve, Brigadier,

le corps du milieu. L'impatience où Monsieur estoit de sçavoir ce qui se passoit, luy fit envoyer M^{rs} d'Aspremont, d'Obson, de Tillecourt, & de la Cauviniere, pour en avoir des nouvelles de moment en moment. Le Signal donné, les Grenadiers de la gauche commandez par Monsieur le Marquis de la Freseliere, s'avancerent à découvert, ils marcherent bien deux cens pas, essuyant tout le feu de la Contrescarpe, du Chemin couvert, de la Demy-lune & du Rempart; ils ne laisserent pas d'approcher des palissade. Quelques-uns même montrerent tant d'intrépidité, qu'il s'abandonnerent dans la Contrescarpe; mais il fallut se contenter de faire un logement à quinze pas du bord de l'avant-fossé. Monsieur le
Marquis

Marquis de la Freseliere y reçut un coup de Mousquet dans le ventre, dont il mourut le lendemain. Monsieur de la Freseliere son Pere prit la place, & se mit à la teste de son Regiment, pour soutenir les Travailleurs. Cette Action fut d'autant plus admirée, que l'estat où estoit son Fils, & sa Charge de Lieutenant General de l'Artillerie, pouvoient l'empêcher de s'exposer de la sorte. Monsieur de Villechauve fut blessé au genouil, en faisant aussi faire son Logement. Monsieur aprenant ce qui s'estoit fait dit, *Qu'il ne s'estoit point trompé, & qu'il avoit bien crû que c'estoit tout ce qu'on pourroit faire.*

La nuit du 18 au 19

On s'étendit par des Sapes sur l'avant-Fossé, on fit un éta-

98 LE MERCURE

blissement d'environ cinquante pas, & l'on commença à jeter des fascines pour combler l'avant-fossé. Les Ennemis abandonnerent le faux-bourg du Haut-Pont, Monsieur Phifer, Brigadier, se jeta dedans.

La nuit du 19 au 20

On continua le mesme Travail pour embrasser l'avant-fossé.

Le 20

Les Ennemis voyant que Monsieur estoit revenu depuis quelque temps à son Quartier de Blandec, & que ses Troupes estoient toutes sur la hauteur d'Arques, battirent la chamade sur les six heures du soir. On donna des Ostages de part & d'autre, & Monsieur envoya les Articles au Roy par M^r le Chevalier de Namouillot, son

Chambellan ordinaire. Sa Majesté ne les voulut point voir, & dit, *Que son Altesse avoit trop bien commencé, pour ne pas achever de mesme.* Monsieur accorda aux Assiegez de sortir avec armes & bagage, & deux Pieces de Canon. Ils sortirent deux mille Hommes de pied, & plus de cinq cens Chevaux. Son Altesse Royale entra dans la Ville, & fit chanter le *Te Deum*. Elle fit ensuite le tour des Ramparts, & alla voir toute l'Innovation, & les Marais qui sont du costé du Haut Pont.

Toute la Maison de Monsieur n'a pas servy avec moins d'ardeur, tant qu'a duré le Siege, qu'elle a fait le jour de la Bataille. Ceux mesmes dont l'employ n'estoit point de tirer l'épée, firent voir qu'ils sçavoient s'en

servir dans les occasions. Monsieur de Manneville, Secrétaire des Commandemens de Son Altesse Royale, dont j'ay oublié à vous parler, fut de ce nombre. Il prit la place de Monsieur le Chevalier de Sylli, Ayde de Camp de Monsieur, qui fut tué dès le commencement de la Bataille, & s'acquitta de cet Employ tant que dura le Combat, de mesme que s'il n'eust fait autre chose toute sa vie. Je dois vous dire encore, que celuy dont je vous ay parlé sous le nom du Chevalier Tillet, dont le Cheval fut blessé auprès de Son Altesse Royale, est Monsieur le Chevalier de Tillecourt.

Quoy que je vous aye déjà entretenu des Isles flottantes, je ne puis m'empescher de vous dire encore une chose tres-parti-

culiere & tres-curieuse touchât ces Isles-là. Il y a environ une centaine d'Habitans qui les font mouvoir, & qui avec la permission des Souverains de S. Omer, composent entr'eux une espece de petite Republique. Ils ont leurs Loix, & pour perpetuel leur race sans sortir de leurs Isles, tous les Cousins peuvent épouser leurs Cousines. Le Roy confirma leurs Privileges, & leur donna une somme considerable.

Mais, Madame, il est temps que je vous ramene de S. Omer à Paris, où je croy, que vous ne serez pas fâchée d'accompagner Madame la Duchesse au College Clermont. Leurs Alteſſes Sereniffimes Monsieur le Prince & Monsieur le Duc, qui ont bien voulu confier le jeune Duc de Bourbon aux Peres de ce Col-

lege , pour y faire ses Estudes, l'y avoient amené depuis six mois, & Madame la Duchesse fut bien aise il y a quelque temps de leur venir témoigner elle mesme , qu'elle se tenoit obligée de leurs soins. Plusieurs Dames de la premiere Qualité estoient avec elle ; & les Jesuites, qui sçavent toujours bien faire les choses, répondirent à l'honneur qu'elle leur faisoit par tous ceux qui sont deus à une Personne de son rang. Ils ne se contenterent pas de luy marquer eux-mesmes combien ils estimoient la grace qu'il luy plaisoit de leur faire. Ils choisirent deux de leurs plus considerables Pensionnaires, qui suivis de quantité d'autres des plus illustres Maisons de France, luy vinrent faire compliment, & se ser-

virent pour cela des Vers que je vous envoie. Monsieur le Prince de Tingry commença par ceux-cy, & vous ne sçauriez croire, Madame, avec combien de grace il les prononça. C'est le Fils aîné de Monsieur de Luxembourg, & son nom suffit pour vous faire concevoir à quels importans Emplois il est un jour destiné par sa naissance. Il a tout à fait de l'esprit, aussi bien que M^r le Marquis de la Chastre, qui fut choisi comme luy pour cet Employ, & ils marquent l'un & l'autre, je ne sçay quoy de grand, qui répond parfaitement à ce qu'ils sont nez.

Deux Princes, deux Héros, fameux également,
 Nous ont depuis six mois fait un honneur semblable
 A celuy que de vous, Princesse incomparable,

E iiiij

104 LE MERCURE

Nous recevons presentement.

C'est un honneur pour nous trop remarquable ,

Pour ne pas en sçavoir le temps précisément :

Mais il n'est pas de fort grande importance

De vous dire les Noms de ces Héros fameux ,

Il n'est point de Héros en France ,

Plus grans & plus illustres qu'eux .

En mille autres Pais on les connoit sous deux ,

On les connoit en Flandre , en Allemagne ;

Et mesme dans toute l'Espagne

On trouve peu de Noms plus fameux que le leur .

On doit l'avoir appris en plus d'une Campagne ,

Car on sçait toujours bien le Nom de son Vainqueur .

Il n'en faut point de marques plus certaines ,

Je dis assez leur Nom ne disant que cela ,
Et des Héros comme ceux-là .

N'es-tu trouvent pas par douzaines .

GALANT. 205

*L'accourus pour les voir, & j'y serois
venu*

De la plus lointaine Province.

*Ils avoiēt avec eux un joly petit Prince,
Qui vous est aussi fort connu.*

Dé a dans toute sa maniere

*Il fait d'un vray Héros paroistre l'ame
fiere:*

*Il a les yeux brillans, pleins de feu
pleins d'esprit,*

Et c'est le Portrait en petit

De son Ayenl & de son Pere.

Ce n'est pas tout que la fierté;

Je reconnus d'abord en voyant sa beauté,

*Qu'il pouvoit bien aussi ressembler à sa
Mere.*

Aussi-tôt pour tout Compliment

On recita des Vers de chaque espece:

Vous meritez, grande Princesse,

Qu'on en fasse pour vous autant.

Mais nous sommes des Gens étranges,

*Nous voyons peu de Princeses chez
nous,*

*Et le College enfin n'apprend point de
louanges*

Pour dire aux Dames, comme vous,

Il nous seroit moins difficile

E ▼

106 LE MERCURE
De loüer de Condé la force & les Ex-
ploits,

Nous sommes icy plus de mille,
Drests à dire pour luy tous les Vers que
Virgile

Pour de moindres Héros composoit au-
trefois.

Mais je ne pense pas que Virgile, ou
quelque autre

Des miens disans dans l'Empire
Latin,

Ait iamais fait un Eloge assez fin,
Pour en pouvoir tirer le modale du vôtre.

Ainsi sçachant, comme ie fais,
Que le mieux quelquefois pour se tirer
d'affaire,

C'est d'admirer & de se taire.

Princesse, j'admire & me tais.

Après que Monsieur le Prin-
ce de Tingry eut fait ce Com-
pliment à Madame la Duchesse,
M^r le Marquis de la Chastre luy
fit le sien par les Vers qui sui-
vent; & reçeut beaucoup de
louanges de la manière dont il

les recita. Il est l'Aîné de la
Maison de la Chastre, & petit-
fils de Monsieur le Comte de la
Chastre, Colonel General des
Suisses.

Quand le merite est veritable,
On ne peut le desavoier,
Et l'on sçait toujours bien louer
Ce qu'on trouve toujours louable.
Ainsi moins nous sommes versés
Dans l'Art que la Cour autorise,
Dans cet Art flateur qui déguise
Tous les défauts qu'on a pensés,
Plus, Princesse, pour vous nous avons
d'éloquence :

Quand on peut dire ce qu'on pense
On peut toujours en dire assez.
Ce n'est donc point en ces lieux, que les
Dames

Doivent attendre les douceurs,
Et tous les Eloges flatteurs,
Qui plussent tant à la pluspart des
Femmes.

Nous aimons trop la verité,
Pour bien sçavoir l'Art des fleurettes,

108 LE MERCURE

Nous ne traitons point de parfaites
Celles de qui la vanité

Mes leur mérite en leur seule beauté.
Nous cherchons la vertu, l'esprit & le
courage;

Et pour avoir des loüanges de nous,
Princesse, il faut avoir le solide avan-
tage

Des grandes Qualitez que l'on admire
en vous.

C'est en vain que par modestie
Vous en cachez une partie,

La Renommée en parle, & malgré les
Emplois

Que de vos deux Héros elle reçoit sans
cesse,

Quand l'infatigable Deesse
Et du Prince, & du Duc a conté les
Exploits,

Elle trouve encor de la voix
Pour nous parler de la Duchesse:

Il ne faut donc point employer
Les Longs Preceptes de Science,

Pour soutenir les esperances
Que vous donne aujourd'hui votre Illu-
stre Ecolier.

*Prince, luy dira-t-on, imitez votre Pere,
Et votre Ayeul, & votre Mere,
Toujours de leurs Vertus regardez le
Portrait.*

*Voilà, Prince, comme il faut faire
Pour se rendre un Prince parfait.*

On m'a dit que le Pere de Villiers estoit l'Autheur de ces Vers ; je n'ay pas de peine à le croire , car ils sont tres-agreablement tournez, & nous avons veu quelques Pieces de luy qui sont assez du caractere de celle-cy.

Deux mots, s'il vous plaist, sur une Avanture de l'Opéra: car comme vous sçavez, Madame, l'Opéra est fort propre à faire naistre des Avantures, & depuis que les troisièmes Loges qu'on a retranchées à la livrée, s'occupent sans honte par des personnes de Qualité, la ren-

contre des Brancards de Scaron est moins divertissante que celles qu'on y fait tous les jours.

Une Marquise du plus haut rang (il en est de toutes les sortes) mariée depuis six ans à un des Principaux Officiers d'un fort grand Prince , auroit d'assez méchantes heures à passer par les frequens sujets qu'il luy donne de jalousie , si elle n'avoit la prudence d'accommoder son cœur à la nécessité de sa fortune. Ce n'est pas qu'il n'ait de la tendresse , & une considération toute particulière pour elle , mais il se laisse entraîner à un penchant coquet qu'il ne scauroit vaincre , & quoy qu'il ne soit pas fort jeune , il est tellement né avec la Galanterie , qu'il n'a pu s'en defaire par le Sacrement. Il faut qu'il voye les

Belles. Il les régale, les mène à la Comédie & à l'Opéra, leur donne des fêtes; & la sage marquise, qui sçait combien l'éclat est dangereux avec un mary sur ces sortes de commerces, n'a point trouvé de meilleur party à prendre que celui d'en plaisanter, & de se divertir de ses Rivaux, quand elle en peut découvrir l'intrigue. Le Marquis, qui commence déjà à grisonner, a fait habitude depuis peu avec une aimable Bretonne, qui est venue icy poursuivre un Procès avec son Mary. La Belle est une de ces Femmes qui ne veulent point estre aimées à petit bruit, qui trouvent de la gloire dans le fracas; & qui aiment mieux entendre dire un peu de mal d'elles, que de n'en point faire parler. Elle n'est pas la seule de ce

caractere , & nous en voyons tous les jours qui se mettent peu en peine du *Qu'en dira-t-on*, pourveu qu'elles se puissent justifier à elles-même du costé de leur vertu. Les apparences sont contre elles tant qu'il vous plaina, l'innocence de leurs intrigues est un témoignage qui les satisfait , & n'ayant rien de honteux à se reprocher , elles pretendent que c'est une folie de s'assujettir à vivre selon le caprice des Sots , qui sans vouloir penetrer les choses , ne consultent que leur malignité dans le jugement qu'ils en font. Voilà l'humeur de la belle Bretonne. Le faste luy plaist , & elle ne hait pas les Connoissances d'éclat on a beau en médire , il suffit qu'elle soit contente d'elle-mesme , pour ne pas renoncer aux plaisirs qu'elle

s'en fait. Vne Visite du grand air la réjouit ; & comme le Marquis fait assez bonne figure à la Cour , elle s'accommoderoit fort des siennes, si en les faisant trop longues, il ne rompoit pas les mesures qu'elle prend pour ménager trois ou quatre Protestans dont elle aime à se divertir. Elle en a un Conseiller, un autre de profession de Bel Esprit (car il luy faut de tout) & elle trouve moyen de rendre leurs pretentions comptables avec les soins d'un Etranger, dont la finance & l'équipage luy sont quelquefois d'un fort grand secours. Le Mary n'y trouve rien à dire. Il a un Procés, qui luy tient plus au cœur que sa Femme. Les fortes Sollicitations sont des abondances de Droit, qui ne se doivent jamais négliger ; & de quelque

maniere que ce puisse estre, quand on a des Juges à faire voir, il est bon de se faire des Amis. Le Marquis n'eut pas veu trois fois la Belle Bretonne, que la Marquise sa femme en fut avertie. Elle voulut voir si elle estoit digne des affiduitez de son Mary, se la fit montrer à l'Eglise, luy trouva de la Beauté, & jugeant par les agréments de sa personne que l'attachement du Marquis pourroit avoir de la suite, elle ne songea plus qu'à s'informer à fond de l'esprit & de la conduite de sa nouvelle Rivale. Elle n'eut pas de peine à découvrir ses habitudes. On luy nomma sur tout l'Etranger, qui luy estoit déjà connu par la grande dépense, qu'on luy voyoit faire. Cet éclaircissement ne luy suffit pas. Elle pratiqua des Espions,

qui la servirent si fidèlement, qu'il ne se passoit plus rien chez la belle Bretonne, dont elle n'eût aussi-tôt avis. Elle scavoit toutes les Visites que luy rendoit son Mary, les heures qu'elle ménageoit pour le Conseiller, & les reste-à-reste que l'Étranger en obtenoit. Sur ces lumieres elle mouvoit d'envie de trouver cette Rivale en lieu où feignant de ne la point connoistre, elle püst luy rendre une partie du chagrin qu'elle luy causoit. L'occasion s'en offrit par une rencontre fort inopinée. La Marquise scavoit que son Mary avoit retenu la Loge du Roy à l'Opéra, quand ses Espions luy viennent dire que la belle Bretonne y alloit aussi, sans qu'ils eussent pû découvrir avec qui. La Loge louée par le Marquis ne luy per-

met point de douter que ce ne soit elle qu'il y mene. Elle veut estre témoin de ses manieres avec elle pendant ce Divertissement. La chose ne luy est pas difficile. Elle prend un habit negligé ; & avec une seule suivante, elle se fait ouvrir les troisiemes Loges, opposées à celle ou devoit estre son Mary. Elle y trouve un Laquais qui gardoit des Places, reconnoist sa livrée ; & s'imaginant qu'il y avoit de l'Avanture, parce que la précaution de les faire retenir au troisième rang, estoit une marque de Rédez-vous, elle prend les siennes sur le même Banc, & observe avec grand soin ceux qui viennent un moment apres occuper les autres. C'estoit l'Etranger avec une Dame, qui ayant osté deux ou trois fois son Loup, tant

à cause de l'obscurité du lieu, que dans la pensée qu'elle eût que rien ne luy devoit estre suspect aux troisièmes Loges, fit connoistre à la Marquise, qu'elle avoit auprès d'elle cette mesme Bretonne, pour qui elle croyoit que son Mary eût fait garder la Loge du Roy. L'occasion estoit trop favorable pour n'en pas profiter. La Marquise demeure masquée, les laisse jouïr quelque moment du teste-à-teste, & se met enfin adroitement de la conversation sur des matieres indifferentes. On commence d'allumer les chandelles, on ouvre la Loge du Roy, le Marquis y entre avec des Dames qu'il fait placer; & l'Etranger l'ayant nommé d'abord, & adjouëte qu'il falloit qu'il fust toujours avec les Belles, la Marquise

prend la parole , & dit qu'il y auroit dequoy faire un Volume de ses differentes intrigues d'Amour, si on les sçavoit aussi particulièrement qu'elle. En mesme temps elle commence l'Histoire de deux ou trois Femmes, que la belle Bretonne n'étoit pas fâchée d'écouter, s'imaginant qu'elle ne viendrait pas jusqu'à elle, ou que du moins elle ne parleroit que de quelques Visites, qui ne devoient pas avoir fait grand bruit dans le monde. Cependant la Marquise qui avoit son but, la voyant rire de quelque Avanture de son Mary : ce qu'il y a de plaisant, poursuit-elle, c'est que le bon Marquis, qui donne à tout, a quité la Cour pour la Province ; c'est à dire qu'il fait presentement son quartier chez ma-

dame de ***. C'est une Bretonne qui a des Amans de toute espece, qui les ménage tous à la fois, & qui entr'autres fait sa Dupe d'un Etranger, qu'on tient d'ailleurs honneste Homme, & qui meriteroit bien de ne pas mettre, comme il fait, sa tendresse à fonds perdu avec une Belle, qui en aimant d'autres que luy, ne le considere que pour la dépense qu'il fait auprès d'elle. La Bretonne desesperée de ce commencement, interrompt la marquise, & tâche à tourner le discours sur l'Opéra. mais elle a beau faire, l'Etranger qui est bien-aise de s'éclaircir de ce qui le regarde, la prie de continuer, & malgré les interruptions de sa Rivale, la marquise informée de toute sa conduite par ses Espions, n'oublie rien

de ce qui luy est arrivé. L'Etranger connoît par là que quand elle a quelquefois refusé de passer l'aprèsdînée avec luy, c'est parce qu'elle l'avoit déjà promise à un autre, & qu'elle ne luy est venuë parler depuis huit jours dans son Anti-chambre, d'où elle avoit grand' haste de le congédier, que pour l'empescher de voir qu'elle dînoit teste-à-teste avec le marquis en l'absence de son mary. Toutes ces particularitez mettent la Bretonne dans la derniere surprise, elle croit que le lieu où ils sont, donne l'esprit de Prophetie ou de Revelation ; & l'Opéra commençant, elle feint de l'écouter, mais apparemment elle n'estoit pas fort en estat de juger de la bonté de la musique. La marquise fort contente du rôle qu'elle

elle avoit joué , s'échapa avant la fin du cinquième Acte. Il est à croire que l'Etranger, qui étoit demeuré fort réveur depuis l'instruction qu'il avoit reçu, dit de bonnes choses à la Bretonne après le départ de la marquise. On a sçeu depuis, qu'ils avoient rompu ensemble , & voila comme quelquefois un Rendez-vous de teste à teste produit des effets tous contraires à ce qu'on s'en promet.

Le Roy en partant de Cambray pour Dunkerque , nomma M^r le Duc de Créqui Ambassadeur Extraordinaire auprès de Sa Majesté Britannique , laquelle en mesme temps fit choix de Monsieur le Comte de Sunderland, pour venir en France avec la mesme qualité. De semblables Ceremonies se pratiquent

ordinairement entre les Roys, lors qu'ils visitent leurs Frontieres, & qu'ils approchent de celles de leurs Voisins. Vous sçavez, Madame de quelle maniere M. le Duc de Crequi soutient de pareils Emplois. il a de l'esprit, de la prudence, & un air de grandeur qui n'est meslé que de la fierté necessaire aux Personnes de sa Naissance. Monsieur le Comte de Sunderland est jeune encor, mais il entend tres-bien les Affaires; & ceux qui connoissent son merite l'estiment infiniment. Monsieur le Duc d'York envoya aussi le milord Duras pour faire compliment à Sa majesté. Il est de la maison de Duras, Frere du Duc de ce Nom, & de Monsieur le Marechal de Lorge. Son merite & sa valeur l'ont fait esti-

mer du Roy d'Angleterre , qui luy a donné des Emplois dignes de sa Naissance pour le retenir dans sa Cour.

Le Roy après avoir visité les Places maritimes , revint à Saint Omer. Il rencontra en Bataille auprès de la Ville le Regiment des Dragons Dauphins, à la tête duquel il fut salué par M^r le Duc d'Elbeuf, comme Gouverneur de la Province, & par M^r le Comte de Longueval , qui estoit accompagné de deux Regimens de Cavalerie. Sa majesté demanda à voir la Tranchée qui estoit du costé de la Porte-Neuve , & après l'avoir visitée, depuis la teste jusqu'à la queue, Elle alla en suite au Fort de saint michel , qui est à la portée du Canon de la Ville. Elle le trouva admirable, tant pour sa beau-

té, que pour ses Fortifications. Ce Poste contient cinq cens Hommes de Garnison. Le Roy en retournant à la Porte de la Ville, visita tous les Dehors, & la Contrescarpe tres-bien palissadée, & accompagnée de belles & fortes Redoutes, qui auroient rendu l'abord du Fossé imprenable, si la Place avoit esté attaquée par des Commandans moins hardis, & par des Soldats moins accoutumés à vaincre. Le Roy en continuant sa Visite, raisonnoit sur les endroits les mieux fortifiez, d'une maniere qui le faisoit admirer de tous ceux qui l'écoutoient. Sa Majesté fut haranguée à la Porte de la Ville par l'Abbé de Clairmarets, & en suite par tous les magistrats, qui furent charmez de l'obligeante reception que ce

Prince leur fit. Quoy que la pluye, qui n'avoit point cessé depuis long-temps, continuât toujours, il monta sur le Rempart, accompagné de monsieur le mareschal de la Feuillade, de monsieur de Louvois, de monsieur de Saint Geniés, & de très-peu de suite, ayant donné ordre à tous ses Gardes de l'attendre à l'entrée de la Porte. Sa majesté le visita d'un bout à l'autre jusqu'aux moindres endroits. Elle en admira non seulement la beauté, mais la regularité des Fortifications qui sont au dessus des Demy-lunes, doubles & frequentes. Les Fossez luy parurent d'une prodigieuse grâdeur. Ils sont environnez de Canaux & de marais d'une tres-grande étendue, qui rendent les environs de la Place inaccessibles. Le

Roy , qui estoit monté par la droite, vint descendre par la gauche, au même endroit du Rempart , qui a du moins une lieue de circonference. Sa Majesté entra dans la Ville toujours à Cheval , accompagnée de monsieur & de toute la Cour, & suivie de ses Gardes, les ruës estant bordées des Troupes de la Garnison. Les Dames estoient aux fenestres tres-parées , & marquoient beaucoup de joye de voir Sa Majesté, qui les salua toutes malgré la pluye continuelle. Le Peuple remplissoit les Remparts, & estoit en confusion dans les Places publiques, & à l'entrée des Ruës de traverse. Les uns crioient *Vive le Roy*, les autres *Vive le Roy de France*, & d'autres *le Roy Louis & nostre bon Roy*. Le lendemain ce Prince s'occu-

pa tout le jour à visiter les beaux
 endroits & les Forts , qui sont
 hors de S. Omer. Il alla voir les
 Isles flottantes, & le Fort des Va-
 ches ; dont la prise a fort contri-
 bué à la réduction de la Ville. Je
 vous ay fait le détail de cette
 merveilleuse action , dont Sa
 Majesté loua la vigueur. Elle
 dit beaucoup de choses obli-
 geantes à M^r le Comte de Lon-
 gueval ; & il fut lotié de toute
 la Cour, qui parla aussi fort avā-
 rageusement de tout le Corps
 des Dragons Dauphins. Le Roy
 n'ayant plus rien à voir dans
 Saint Omer , en partit pour visi-
 ter les autres Places, & conti-
 nua à prendre beaucoup de fa-
 tiques, pendant que les Troupes
 qu'il avoit fait mettre en Quar-
 tier de rafraichissement se repo-
 soient. J'ay oublié à vous dire,

en vous parlant du Siege de S. Omer , qu'on ne peut mieux servir le Roy qu'a fait Monsieur le Duc d'Aumont. Il y mena, malgré les mauvais chemins, toutes les Milices du Boulonnois avec une diligence inconcevable : Elles furent utiles à beaucoup de choses, & il seroit difficile d'en trouver des meilleures dans le Royaume.

Je croy devoir vous avertir (& vous ferez sans doute bien-aise de l'apprendre) que quand le Courier de Flandre, qui portoit à Dom Juan la Nouvelle de nos Conquestes, arriva à Madrid, la plupart de grands Seigneurs de la Cour se rendirent chez ce Prince pour sçavoir le succès de nos Siéges. Il ne tarda gueres à satisfaire leur curiosité; & s'imaginant bien que des Ex-

ploits si surprenants ne pourroient estre long-temps cachez, quelque précaution que l'on prit pour en dérober la connoissance aux Peuples, il sortit de son Cabinet, & dit à tous ceux qui estoient dans son Antichambre.

Que le mal estoit trop grand pour le dissimuler ; Que trois de leurs meilleures Places venoient d'estre prises, & que le Prince d'Orange avoit perdu une Bataille. Un Grand d'Espagne repartit aussitost, Que l'Etoile du Roy de France alloit bien vite. Dites ses forces & sa valeur. répondit Dom Juan: *Et avoüez avec moy, continua ce Prince, que la Fortune est inseparable de son grand merite. Avoüez à votre tour, Madame, que Dom Juan a rendu justice au Roy, & que lors que la verité force un Ennemy à faire l'Eloge de son*

130 LE MERCURE

Vainqueur, on y doit adjoûter plus de foy qu'à toutes les loüanges qui peuvent estre foupçonnées de flaterie.

Le Roy ayant fait rassembler son Armée de Flandre, en fit la reveuë pendant trois jours; & quoy qu'elle eust pris trois des plus fortes Places de l'Europe. & donné une Bataille, elle se trouva encor de quatre-vingt-seize Escadrons, & de trente-huit Bataillons, composez de tres-belles Troupes. Sa Majesté, qui n'ignore le merite d'aucun de ses Officiers, a donné la Charge de Cornete des Mousquetaires de la premiere Compagnie, qui vaquoit par la mort de Monsieur de Moiffac, à Monsieur Monpapon, Lieutenant aux Gardes, c'est un fort honneste Homme. & qui s'est veu

jours fait aimer par tout où il a servy.

Elle a aussi fait connoître la satisfaction qu'elle avoit receüe des services de Monsieur le Chevalier de Tauriac, en le faisant Enseigne des Gens-d'armes Escoffois.

Monsieur Courtin, Conseiller d'Etat, & Ambassadeur pour Sa Majesté en Angleterre, a eu congé de venir icy, à cause de son indisposition. Il a rendu des services importans en plusieurs grandes Ambassades. Il a esté en Suede, & on l'avoit déjà envoyé en Angleterre avec M. de Verneuil. Il a esté aussi employé en Allemagne & en Flandre, pour travailler au Reglement des Limites, avant son Ambassade d'Angleterre où il est encor. Il s'estoit trouvé aux Conferen-

ces de la Paix à Cologne avec Monsieur le Duc de Chaunes, & Monsieur de Barillon, qui vient d'estre choisi pour aller occuper sa place auprès de Sa Majesté Britannique. Leur esprit a confirmé ce qu'on a veu de tout temps, en faisant connoître que les gens de Robe ne sont pas moins capables de grandes Ambassades, que ceux d'Épée.

Avant que le Roy eust quitte la Frontiere, il avoit nommé Monsieur l'Abbé de Maupeou, Eils du President de ce Nom, & Parent de M^r de Pomponne, au Doyenné de S. Quentin; & ayant sceu que cette Nomination appartenoit au Chapitre, il voulut laisser aux Chanoines l'entiere liberté de leurs Droits. Ils s'assemblerent, & ne trou-

vant pas un plus digne Sujet pour en faire leur Doyen, que la personne de monsieur l'Abbé de maupeou, toutes leurs voix se réunirent à celle de Sa Majesté.

Messieurs les Premiers Presidents des Compagnies Souveraines ont fait Compliment au Roy à son retour, sur ses nouvelles Conquestes. Ils ont esté conduits avec les Ceremonies accoustumées. M. de Lamoignon a parlé pour le Parlement, monsieur Nicolai pour la Chambre des Comptes, monsieur le Camus pour la Cour des Aydes, & monsieur de Chauvry pour celle des Monnoyes. Monsieur de Pomereuil a fait son Compliment au nom de la Ville, & monsieur le President Barentin pour le Grand Conseil. Vous me dispensez

ferez , madame , d'entrer dans un plus grand détail sur cet Article. Vous pouvez croire qu'il s'est dit de belles choses sur une matiere qui en fournit tant. Le Nonce de Sa Sainteté , & messieurs les Ambassadeurs de Venise & de Savoye ont aussi fait leurs Complimens à Sa Majesté , sur le mesme sujet , avec la delicatessé qui est si naturelle à ceux de cette Nation. Vous pouvez croire , madame , que l'Académie françoise n'a pas manqué de s'acquiter aussi de ce devoir. Monsieur Quinault , Directeur de la Compagnie , porta la parole , accompagné des Personnes du plus haut rang qu'il y ait dans cet Illustre Corps. M le marquis Dangeau , qui en est , les traita en suite avec une magnificence qui ne surprit point , parce qu'eb

le luy est ordinaire. Je ne vous dis rien du succès qu'eut cette Harangue, j'espère vous en entretenir amplement une autre fois.

mon sieur le Duc du mayne  partit ces jours passez pour aller prendre les Eaux de Barrege, par l'Avis de mon sieur fagon, qui passe pour un des plus habiles medecins, que nous ayons, & qui connoît le mieux les Simples. Ces Eaux avoient commencé à soulager ce jeune Prince dès l'année dernière. On ne peut avoir plus d'esprit pour son âge. Il a du jugement, de la vivacité, du feu, & des reparties admirables. Voicy des Vers qui ont esté faits sur son départ, par M. le President Nicole, à qui les agreables Traductions qu'il a donné au Public de nos Poëtes

436 LE MERCURE

les plus Galans , ont acquis tant d'estime & de reputation. Il fait parler Clagny , maison de Plaisance , où M. le Duc du mayne va se divertir quelquefois.

CLAGNY,

A MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAYNE,

Sur son Voyage de Barrege.

Quoy ! vous m'abandonnez , & sans flater ma peine
Vous meditez , mon Prince , une absence inhumaine ?

Vous partez de Clagny , quand la saison des fleurs
Vient émailler ces lieux de leurs vives couleurs :

Vous partez de Clagny , lors qu'avec le Zephire,

Here y vient établir son agreable Em-
pire,

Qui vous trouvant absent de ce char-
mant séjour,

Va faire luyre ailleurs les pompes de sa
Cour.

Déjà mes Orangers, retirez de leur
serre,

Qui d'un vert d'émeraude enrichissoient
la terre,

Friste de ce départ qu'ils n'ont pû prés-
sentir,

De leurs sombres Palais ont regret de
sortir :

Leur couleur se dément, & leur feüille
moins verte,

Marque assez la douleur de leur sensible
perte ;

Leur odeur est sans force, & leurs fruits
palissans

Demeurent sans éclat sur leurs troncs
languissans

Que Barrege est heureux ! que je luy
porte envie !

H me vole des jours de vostre illustre
vie ;

138 LE MERCURE

Et quoy que ce larcin me donne de l'en-
nuuy,

Je n'ose en soupïrer, ny me plaindre de
luy,

Le sujet qui le cause, & qui fait cette
absence,

Pour n'y pas consentir m'est de trop
d'importance,

Et le dernier succez que ses eaux ont
produit,

Avec trop de bonheur m'en ont fait voir
le fruit.

Et bien résolvons-nous, donnons nostre
suffrage,

Consentons sans chagrin à cet heureux
voyage;

Mais, mon Prince, du moins hastez vou-
stre retour,

Rendez-mey promptement l'Objet de
mon amour,

Rendez-moy mon Héros, & calmez ma
tristesse;

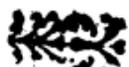
Ramenez à Clagny toute nostre alle-
gresse,

Revenez pour me plaire & pour plaire
aux beaux yeux

De la Divinité qui preside en ces lieux.

Je vous envoie le Sonnet par
 Echo dont on vous a parlé, &
 qu'on appelle le Sonnet des qua-
 torze Auteurs. Il est adressé à
 quelque Absent qui doit estre de
 Gascogne, & apparemment la clef
 ne s'en peut trouver que dans le
 quartier de Clery.

Nul n'a depuis trois mois au quar-
 tier de Clery Ry,
 Chacun à s'exempter de frias & de dé-
 pense, Pense-
 ris à ton ennuy prend depuis ton dé-
 part, Part,
 Peut-on voir un Destin à qui pour toy
 soupire; Piree



Je sçay bien qu'il faudroit un semblable
 mystere,
 Mais pour se retenir on feroit un-
 effort, Forts
 Et de plus un Gascon, qui ne tient du
 vulgaire, Guere,
 Aime ces bruits flatteurs, & n'en prend
 de chagrin. Grain.

Amour sous d'autres Loix le Psalmi-
 ste d'Orange Range,
 Phebus hors du Quartier va prendre
 fort souvent Vent,
 La Femme d'Alcidon estoit pour l'Hy-
 menée Néc.

Le Tresorier Tirsis droit à l'argent com-
 ptant, Tend,
 On prend l'air à Viry pendant que la
 verdure Dure;
 Pour t'en apprendre plus, il faudroit te
 pouvoir Voir.

Je passe à l'Article que vous
 m'avez demandé de M^r le Ma-
 reschal, Duc de Vivonne; &
 p^{tis} que vous vous interessez si
 fort dans ce qui le regarde, je
 vous écriray ce qui en est venu
 à ma connoissance. Les Secours
 que le Roy luy a envoyez de
 François & de Suisses, sont, dit-
 en, arrivez & se mettront bien-

toft en estat d'exécuter les Projets qu'il à faits , pour affermir l'authorité du Roy dans la Sicile , & étendre ses Conquestes. Vous sçavez, Madame , que ce Sage Vice-Roy a esté obligé de mettre en Garnison dans les Places qu'il conquit l'année dernière , une partie des Troupes qui luy restoient, & qu'il en faut toujours un nombre considerable dans Messine , où les Espagnols conservent des intelligences & font continuellement des entreprises pour tascher à ébranler la constance des Messinois. Vous ne sçauriez croire l'affection que ces Peuples ont pour M le Mareschal de Vivonne. Elle est telle qu'on peut dire qu'elle ne contribuë pas peu à la conservation de l'authorité du Roy en ces Pays là. On confide-

re en luy une bonté extraordinaire, une affabilité où les Espagnols n'avoient jamais accoutumé les Siciliens, une justice que rien ne sçauroit corrompre, un des-interessement dont il ne peut être assez loüé. Ces nouveaux Sujets de la France ont admiré comme nous sa Valeur, quand ils l'ont veu arriver chez eux dans l'extremité où ils estoient réduits, en leur portant l'abondance, apres avoir défait les Ennemis dans un Combat inégal. Ils ont esté entretenus dans cette opinion par la resolution qu'il avoit faite, d'entreprendre sur l'Armée Navale des Espagnols dans le Port de Naples. Elle ne trouva d'obstacle que par l'impossibilité qui s'y rencontra, quand on fut sur le point de l'exécuter. Il estoit difficile

que M^r de Vivonne n'acquist pas leur amitié, par les soins continuels qu'il avoit de leur faire venir des vivres & de faire des prises considerables sur leurs Ennemis, pour ramener chez eux l'abondance dans un temps, où ils estoient privez de tous les Secours de leurs Païs. La confiance qu'ils avoient en luy, parut particulièrement, lors qu'il voulut aller à cette grande Expedition, où M^r du Quesne défist l'Armée ennemie, commandée par le fameux Admiral Ruyter. Il modera l'envie qu'il avoit d'acquérir de la gloire, dans un Combat, où il devoit avoir le premier Commandement, pour se rendre à l'amour de ces Peuples, qui desespéroient de leur conservation, s'ils laissoient éloigner celuy qu'ils regardoient

comme leur Pere. Apres le gain de la Bataille, où M^r du Quesne fit de si belles choses, & où tous les Commandans se signalerent; nôtre Armée Navale fut obligée de se retirer en Provence, tant pour faire radouber les Vaisseaux, que pour prendre des Vivres, qui pouvoient manquer. Alors M^r le Marechal de Vivonne considerant qu'il en restoit fort peu dans Messine, & qu'il n'y avoit pas de seureté pour le passage de M^r de Château-renaud, qui venoit de France avec un Convoy; parce que les Ennemis, qui n'avoient pas tant de chemin à faire, seroient toujours en estat de luy empêcher l'entrée du Phare, il conclut la fameuse Expedition de Palerme, dont vous sçavez le détail, malgré les oppositions de
quel

quelques-uns qui voyoient le danger plus grand que luy, ou qui n'avoient pas tant d'ardeur pour la gloire. Les choses luy réüffirent comme il l'avoit esperé, le Convoy arriva heureusement, les Ennemis firent une perte dont ils n'avoient point encore veu d'exemple, & nostre Mareschal retourna triomphant dans Messine. L'amour des Peuples redoubla pour luy, comme il redoubla ses soins pour les conserver ; il découvrit beaucoup de Conjurations, & même contre sa vie ; il ne prit cependant de precaution, que pour empescher les entreprises des Ennemis sur les nouveaux Sujets d'un Roy, que ceux qui le connoissent, sçavent qu'il aime uniquement, & pour qui il sacrifieroit de bon cœur toutes cho-

ses. Ainsi quelque passion qu'il ait pour la gloire, elle n'approche point de l'amour qu'il a pour le Roy son Maistre. Vous croyez bien, Madame, que pour faire tout ce qu'on en publie, il ne faut pas qu'il dorme toujours, comme veulent faire croire les Ennemis dans leurs Gazettes; mais il se donne si peu de peine pour avoir des Gens qui fassent courir de luy des bruits avantageux, qu'il ne faut pas s'étonner s'il s'en répand quelquefois d'autres qui trouvent de la créance parmy les gens, qui ne connoissent pas cet Illustre General, mais cela est bien-tost détruit par la force de la vérité; & tout l'artifice de ses envieux, dont les Personnes, comme luy, ne manquent jamais, ne peut rien contre la reputation, que ses belles actions luy ont acqui-

se. La prise d'Agouste & de tant de Places qui fortifient le party des Messinois, renverse tout ce qu'on peut inventer, pour obscurcir l'éclat de sa gloire. Il ne la veut devoir qu'aux services qu'il rend à son Prince, & il en laisse le soin à ceux qui écrivent les Evenemens de ce Siecle, sans se mettre en peine d'avoir des Prôneurs à la Cours. Je ne vous dis rien de la grande Action de Palerme. Vous la sçavez; mais vous ne sçavez peut-estre pas que le bruit qu'elle fit chez les Turcs, y porta tant de terreur, qu'ils redoublerent les Garnisons de toutes les Places maritimes qu'ils ont de ce costé-là.

Les belles choses estant belles en tout temps, je ne veux pas differer à vous faire part d'une Elegie qui vient de m'estre re-

mise entre les mains , quoy qu'il y ait déjà trois ou quatre ans qu'elle soit faite. Je sçay que l'Academie l'a fort estimée. Elle est de Monsieur le Duc de Saint Aignan , & je ne doute pas que ses Vers ne vous plaisent autant qu'a fait sa Prose dans les Lettres qu'il a écrites au Roy sur ses Conquestes. Il fit ceux-cy dans une Maison de Campagne proche du Havre , sur une affaire particuliere qui luy arriva. On a eu peine à les recouvrer , parce qu'ayant brûlé presque tous ses Ouvrages , on n'a pû conserver que ceux qu'on a trouvé moyen de luy dérober en les copiant.

E L E G I E.

D*V grand monde & du bruit l'ame
peu satisfaite,
Pour trouver du repos je cherche une re-
traite ,*

*Et sortant de la Ville apres cent maux
soufferts ,*

*Je viens chercher du Bec les aimables
Deserts.*

*Ce séjour agreable encor qu'il soit cham-
pestre ,*

*Ne sert que rarement à son illustre
Maistre ,*

*Et l'obligeant Emire en tous lieux re-
veré ,*

Ama Barque agitée offre un Port assuré.

*Trompeuse ambition ! Grandeur imagi-
naire !*

*Qu'en vous le bien est rare & le mal
ordinaire !*

*Que le plus insensible & le mieux pre-
paré ,*

*Boit chez vous de Poison dans un Vase
doré !*

*Qu'une foule importune au seul gain at-
tachée ,*

*Sous un faste apparent tient de fraude
cachée !*

*Que les fermes Amis se trouvent peu
souvent !*

*Qu'on batit des projets sur un sable
mouvant !*

130 LE MERCURE

Et qu'heureux est celui , dont l'adroite
Science

Sçait joindre le secret avec la défiance,
A peu de vrais Amis qui sçait se re-
trancher ,

Qui garde bien le nombre & n'en va
point chercher ,

Et qui sur l'apparence enfin jamais ne
fonde

La folle opinion de plaire à tout le
monde !

On seroit un prodige en vertus acheués.

Qu'on seroit vicieux , pour un goût dé-
pravé ,

L'on a veu comparer l'honneur à l'arti-
fice ,

Les liberalitez à l'infame avarice ,

La douceur à l'aigreur , l'orgueil à la
bonté ,

Aux lasches actions la generosité ,

Le modeste à celui , qui fait le neces-
saire ,

Et l'ame la plus fourbe , au cœur le plus
sincere .

Cependant du mensonge , infames Arti-
sans ,

Vn Monstre vous devore , & fait des
Partisans ,

Voit dans ses intérêts ceux qu'il rend
miserables ,

Et des plus oppressez fait les plus favori-
rables.

On vante sa conduite , on vante son es-
prit ,

On n'ose contredire à tout ce qu'il écrit ,
L'Amour de l'intérêt fait par tout des
esclaves ,

Et regne quelquefois dans les cœurs les
plus braves.

À l'éclat de la gloire on préfère le bien ,
Et pour en acquérir les Crimes ne sont
rien.

Quels divers embarras ne m'a-t-on
point fait naître !

Combien , où je commande ay-je vu
plus d'un Maître ?

D'un Roy victorieux la juste autorité ,
À peine a pu fléchir un Suiet irrité ;

Ceux que j'aimois le mieux , emportez
par la brigue ,

Ont-ils à ce Torrent opposé quelque
Digue !

La Gloire qui m'a fait un grand Corps
assembler ,

152 LE MERCURE

Contre les Ennemis qui voudroient nous
troubler,

À prestes des Lauriers dans une vaste
Plaine,

Et je vois dans la Ville une Palme in-
certaine.

Un indigne Ennemy, qui sort de son
devoir,

Songe à me faire teste, & ne se fait pas
voir,

Devient l'injuste Chef d'une infame Ca-
bale,

Trouve des Courtisans sans partir de sa
Salle,

Et dans ses noirs desseins doit estre sa-
tisfait

D'avoir osé combattre, encor qu'il soit
défait.

Il me force à rougir lors que je le sur-
monte,

Au plus fort de ma gloire il me couvre
de honte,

Et donne par caprice en cette occasion,

Au Vainqueur & Vaincu mesme con-
fusion.

Ah ! que de mon dépit la juste vian-
lence.

Mais le Roy nous l'ordonne , imposons-
nous silence ,

Mon cœur, il faut donner en ces facheux
momens ,

Au plus grand des Mortels tous nos
ressentimens.

O paisible retraite ? aimable solitude ?
Qui des plus fortunez charmez l'in-
quietude ,

M'arrachant aux plaisirs que vous pou-
vez donner :

Ah ! que j'ay de regret de vous aban-
donner ,

De preferer au mien l'avantage des
autres ,

Et ne voir de long-temps des lieux com-
me les vôtres !

Mais deux jours sans agir me sont à re-
gretter ,

Et ce temps, à mon gré , ne se peut ra-
cheter.

Pourrons-nous bien changer dans ma
plainte inutile ,

L'innocence des Champs aux fracas de
la Ville ?

De cent Beutez en vain on vante les
appas ,

154 LE MERCURE

Mon cœur ne peut aimer ce qu'il n'estime
me pas :

Comme il ne fut jamais capable de foiblesse,

Un effort généreux rompt le trait qui le blesse,

Et penchant vers la Gloire, Et n'estant plus qu'à luy.

Il peut haïr demain, ce qu'il aime aujourd'hui ;

Mais pour vos beaux Deferts, il n'en est pas de mesme,

Vostre repos flatteur donne un plaisir extrême,

Sans Iris, sans mon Maître, ô Séjour fortuné.

Rous auriez tout le cœur que je leur ay donné.

Je quitte donc l'émail de vos vertes prairies,

Et tout ce qui flattoit mes douces rêveries :

Allons tendre les bras à nos illustres fers,

Allons-nous redonner au Grand Roy que je fers.

Observer les projets d'une foule impo-
tune,

Et trouver des plaisirs dans ma noble
infortune;

Mais il faut bien penser à ce que nous
ferons,

Regler nos sentimens par ce que nous
sçaurons,

Et suivant les conseils que la raison
inspire,

Voir, écouter beaucoup, agir & ne rien
dire.

L'illustre Duc, qui a fait ces
Vers, est retourné depuis peu
dans son Gouvernement, pour
appliquer ses soins à ce qui re-
garde le service du Roy avec le
mesme zele qu'il a fait les an-
nées dernieres. Ce n'est pas qu'il
ne donne de si bons ordres en
son absence, qu'il ne soit diffi-
cile que les Ennemis tirent a-
vantage de son éloignement; &
vous l'allez voir, Madame, par
l'Article qui suit.

176. LE MERCURE

Il n'y a pas long-temps qu'un Capre Ostendois attaqua près des Costes du Havre de Grace, & dans ce Gouvernement, deux Barques Marchandes de Dieppe, qu'il auroit prises indubitablement, si M^r de Benouville, Capitaine de la Coste, ne s'y fut promptement & vigoureusement opposé avec les Habitans qui sont sous sa charge. Le Capre après avoir abandonné deux Barques, les attaqua une seconde fois plus près du Havre, sous la Capitainerie de M^r de Canville, qui fit la même chose en repoussant ledit Capre, qui se retira sans rien tenter davantage, après avoir tiré plus de trente coups de Canons & force coups de Mousquets. Ceux qui sont sous la charge de M^r le Duc de Saint Aignan, ont en pareil

de bon-heur & d'empressement son zele & sa vigilance pour le service du Roy, qu'il n'a pas esté possible aux Ennemis, depuis la Declaration de la Guerre jusques à present, de réussir dans aucune de toutes les entreprises qu'ils ont faites sur les Costes de son Gouvernement.

J'allois fermer ma Lettre, lors que j'ay receu la vostre. J'avoué qu'elle m'embarasse, & il vous fera aisé de le connoistre, puisque j'avois passé legerement sur l'Article que vous me demandez. Je ne suis point surpris que les Harangues qui ont esté faites au Roy à son retour par Messieurs les Premiers Presidents, ayent fait assez de bruit, pour vous inspirer la curiosité d'en sçavoir les principales pensées, mais quand vous m'ordon-

158 LE MERCURE

nez de la fatisfaire, je ne vous déguise point que je ne sçay pas où m'y prendre : car que vous puis-je dire là dessus qui approche de la beauté de ce que vous me demandez ? Vous sçavez, Madame, que les plus beaux endroits d'un Ouvrage paroissent toujours moins en fragmés, que lors qu'ils sont placez où ils doivent estre ; ce qui les devance ou ce qui les suit, leur donne souvent des graces qu'ils n'auroient pas sans cela, & tout ce que l'on en dit lors qu'on ne les fait pas voir de suite est toujours infiniment au dessous de ce qu'il seroit dans le corps entier de l'Ouvrage. Je defere pourtant trop à vos sentimens, pour ne pas faire dès aujourd'huy une partie de ce que vous souhaitez. Je vous en donne donc

ce que je ſçay de deux Harangues ſeulement, en attendant que je puiſſe m'informer plus particulièrement des autres. Je commence par celle de Monſieur le Preſident Nicolai; & ce que je prétens vous en dire, n'eſt ny ſa Harangue, ny un Extrait, ny meſme un fragment, c'eſt moins que tout cela, & il ne doit ſervir qu'à vous faire concevoir 'une legere idée de quelques-unes de ſes penſées. Il a dit au Roy, en parlant de Valenciennes, qu'on ne pouvoit aſſez admirer qu'il euſt pris en ſi peu de jours une des plus grandes Villes, qui pût marquer la puiffance de ſes Ennemis: une Ville vaſte par ſon étendue, fiere de ſes Privileges, orgueilleuſe par ſes Boulevarts, forte par la valeur & le nombre de ſes Ci-

160 LE MERCURE
toyens, fameuse par son Com-
merce, & redoutable par nos
pertes. Il a adjouté à tout cela
qu'on scavoit assez de quelle
sorte le Roy s'estoit rendu maî-
tre de cette puissante Place, &
que de la maniere que les cho-
ses s'estoient passées, on ne pou-
voit trop louer la grande bonté,
& la prudence de Sa Majesté,
qui par un seul mot de sa bou-
che avoit defendu cette Ville
du plus grand malheur qu'elle
pust craindre, & dont elle n'a-
voit pû estre garantie par un
million de bras, & par tant de
Princes interressez à sa défense.
Il a fait voir encor qu'on avoit
admiré sur tout, que dans un
temps où l'on ne pouvoit faire
un pas dans l'Europe sans trou-
ver quelque Ennemy de la Frã-
ce, le Roy avoit eûquis trois Pla-

ces dont la force n'étoit que trop connue, & que s'il avoit trouvé des Ennemis, il sembloit que ce n'eust esté que pour servir de matiere à son triomphe; Qu'on lui avoit veu secourir par la prudence & par une prevoyance merveilleuse, les lieux, où il ne pouvoit se trouver en Personne, en y envoyant le puissant Secours qu'il leur fit recevoir, quand il sceut que les Ennemis amassez en si grand nombre, venoient pour jeter de nouvelles forces dans S. Omer; Que ses Armes avoient esté victorieuses, sous la conduite d'un Prince qui ne voit rien dans le monde au dessus de luy, soit par sa naissance, soit par son merite & ses grandes vertus, que son seul Souverain. Il a dit encor d'une maniere qui a charmé tous ceux

qui l'ont entendu, que pendant que toute l'Europe estoit ensevelie dans un profond sommeil, Sa Majesté seule veilloit, la gloire & le bien de son Royaume luy tenant les yeux ouverts, & que les Ennemis n'estoient revenus de ce profond assoupissement, que pour voir en mesme temps leurs pertes, & servir à son triomphe.

Je croy, Madame, qu'au lieu de satisfaire vostre curiosité, ce que je vous envoie ne servira qu'à l'accroistre, & qu'après avoir lû tant de beaux endroits de la Harangue de M^r Nicolai, vous souhaiterez plus fortement que vous n'avez fait de l'avoir entière. Je ne vous dis rien de ce Président, je vous ay parlé de la grandeur de sa Maison & de son mérite, lors que je vous écrivis

dermierement la mort de Mr le Marquis de Coufainville sō Fils.

Je passe au fujer de la Harangue de Mr le president Barentin. Il a dit que quoy qu'il eust été bien difficile de pouvoir prévoir des plus grandes choses, que celles que le Roy avoit faites dans les précédentes Campagnes, les entreprises de celle-cy ne laissoient pas d'estre infiniment plus grandes, puis qu'il avoit attaqué une Place, comme Valenciennes, qu'on croyoit imprenable par sa situation & par ses forces, & dans un temps qui rendoit cette entreprise presque impossible, & la Place inaccessible; Que cependant par sa grande valeur & par son extrême prudence, en s'élevant au dessus de la Nature & de l'Art, il avoit surmon-

té tous les obstacles; & au lieu de se donner du repos, apres une si grande action & tant de fatigues, il avoit assiegé deux Places des plus fortes des Pais-Bas, qui se defendoient par leur seule reputation, & principalement Cambray, dont le seul nom inspiroit de la crainte & de la terreur, laquelle prise estoit si importante à l'Estat, qu'elle dispoit toutes choses à la ruine de ceux du Roy d'Espagne, autant qu'elle contribuoit à mettre la France en seureté; Que Saint Omer étoit tombé sous la puissance du Roy par la valeur de Son Altesse Royale; après un combat glorieux; Que les Actions du Roy & de Monsieur avoient trop de rapport pour les pouvoir separer, Monsieur ayant trouvé l'Art de s'é-

lever au dessus des plus grands Heros, en imitant le plus parfait des Rois; Qu'il ne falloit pas s'étonner de tant de grandes Actions, Sa Majesté estant soutenüe de la protection visible de Dieu contre ses Ennemis, qui refusoient la Paix qu'il leur offroit contre l'interest de sa propre gloire.

Voilà à peu pres, Madame, ce qui fut prononcé avec une grace merveilleuse par Monsieur le President Barentin. Il estoit Conseiller au Parlement quand les Mouvemens de Paris arriverent. On le fit Colonel de son Quartier, & ce fut luy qui par sa prudence sauva M^r le Marechal de l'Hôpital, qui en estoit alors Gouverneur. Il alla le prendre chez Monsieur Croiset, & passa cinquante Barrica-

comes avant que de le pouvoit remettre dans son Hostel. Vous pouvez croire qu'il luy fallut de l'adresse pour en venir à bout, & qu'il ne le fit pas sans essuyer tous les perils où la revolte d'un Peuple expose ceux qui tâchent à le remettre dans le devoir. Le Roy fut si satisfait des services qu'il luy rendit dans ces temps-là, qui estoient des temps fort difficiles, qu'il le fit Conseiller d'Etat. Il a esté en suite maître des Requestes, & President du Grand Conseil; & après ses Intendances, il s'est trouvé à la teste de cette Compagnie, qui a pour luy toutes les considerations qu'on peut avoir pour un Chef d'un fort grand mérite. Il est doux & honneste, a beaucoup de facilité à s'énoncer & à parler en public, & donne tous

les jours tant de marques d'integrité, qu'il ne faut pas demander par où il peut s'estre acquis une estime si generale. Il est tres-bien fait de sa personne, aussi n'estoit-il autrefois connu dans Paris, que sous le nom de Beau Colonel. Son élévation luy est d'autant plus glorieuse, que la faveur n'y ayant jamais eu aucune part, on peut dire qu'elle est l'ouvrage seul de son mérite & de sa conduite. Vous sçavez qu'il est Oncle de madame la Marquise de Louvois, Heritiere de la maison de Souvray-Bois-Dauphin. Cette maison est si Illustre & si connue, qu'il suffit de vous la nommer.

Comme je vous manday la derniere fois la joye qu'on avoit fait paroistre à Bordeaux à l'arrivée de monsieur le Duc de Ro-



quelatre , je croy vous devoir apprendre aujourd'huy les honneurs qu'on luy a rendus à Auch , où il a esté harangué par messieurs du Presidial & par les Consuls de la Ville. Il le fut ensuite par les Deputez de M^r le Senechal de Tarbe , & ce fut M. Castelviel , Iuge-mage de Tarbe , qui porta la parole avec tout le succès qu'il pouvoit attendre d'un discours digne de celuy à qui il estoit adressé. Apres ces premieres Ceremonies , Monsieur le Duc de Roquelatre se presenta au Chapitre , & fut reçu par M. le Doyen de Nostre-Dame , en l'absence de M. l'Abbé Soupets , Prevost de cette Eglise. Il presta le Serment comme Baron & Chanoine Honoraire , & vint prendre sa place dans le Chœur,
où

on luy donna part aux Distributions. Je ne sçay, Madame, si vous estes instruite de ce que c'est qu'estre Chanoine Honoraire de cette Eglise. Il y en a cinq, dont le Roy est le premier, comme Comte d'Armagnac. Les quatre autres sont appellez Barons d'Armagnac, & ce sont ceux qui possèdent les Baronies de Montaut, de Montesquiou, de Pardaillan & de l'Isle. Monsieur de Roquelaure en est l'un, à cause de la Terre de Montesquiou qui luy appartient. Au sortir de l'Eglise, il fut mené à l'Archevesché & traité magnifiquement par les Officiers de Monsieur l'Archevesque d'Auch, qui estoit absent.

Je croy avoir oublié à vous dire que le Roy a donné à Monsieur le Marquis de Morvair,

Lieutenant de Roy de Bresse, la Charge de Commissaire General de la Cavalerie qu'avoit M^r de la Cardonnerie. Il s'est signalé en beaucoup d'endroits, & surtout au Passage du Rhin.

Sa Majesté a eu aussi la bonté d'accepter la Démission de l'Abbaye de Troüars, près de Caën, faite par M^r l'Abbé de Sourches, en faveur d'un Fils de Monsieur le marquis de Sourches, Grand Prevost de France son Neveu. Cette grace est d'autant plus particuliere, que le Roy ne l'accorde jamais à personne, & que les raisons qui l'ont porté à vouloir bien distinguer en cela M. de Sourches, l'ont fait admirer de tous ceux à qui elles sont connues. Toute la Cour en a témoigné de la joye, & l'on ne peut recevoir plus de Compli-

mens qu'il en a reçu des Personnes du plus haut rang.

J'ay à vous dire que la Princesse Marie-Anne dont vous me demandez des nouvelles, n'est point du tout chargée de sa petite verole. Elle accompagna Madame la Duchesse de Vvirtemberg sa Mere à Versailles, un peu apres l'arrivée du Roy, & elle y parut avec autant d'éclat & de beauté qu'elle en avoit avant cette Maladie. Je croy, Madame, que vous n'ignorez pas que cette Duchesse est veuve du Prince VVric de Vvirtemberg, fameux par tant de grandes Actions qu'il a faites dans les Guerres d'Allemagne & des Pais-Bas, & qu'elle est presentement en deuil par la mort de Madame la Princesse de Barbançon sa Mere, qui mourut en sa Maison proche de Liege, il a environ deux mois. Elle estoit Heritiere de la Maison de Barbançon, & avoit épousé le Prince de Barbançon, de l'illustre Maison d'Aremberg, Originair de l'Allemagne.

M. de Thorigny, & M. Goëlard ont esté reçeus depuis quelques jours.

H ij

Conseillers au Parlement, apres avoir donné toutes les marques de capacité & de suffisance qu'on peut attendre de ceux qui se destinent aux Emplois de la Robe. Le premier est Fils de M. Lambert, President de la Chambre des Comptes. Madame sa Mere est une personne d'un fort grand merite; Elle est de la Maison de Laubespine, Sœur de M^r le Marquis de Verderone, Gendre de Monsieur le Chancelier.

Je n'adjouëray rien à cela que le Mariage d'un de nos Illustres, que je sçay que vous estimez beaucoup. C'est celui de M^r Racine, qui a épousé Mademoiselle Romanet. Elle a du bien, de l'esprit & de la naissance; & M^r Racine meritoit bien de trouver tous ces avantages dans une aimable Personne.

Je croyois finir par un grand Article des Modes, & vous parler des riches Etofes qui se preparoient; mais la Defense de l'Or & de l'Argent qui a esté publiée icy, a rompu toutes mes mesures. On a fait courir le bruit qu'il étoit arrivé du desordre en arrestant quel-

ques Particuliers qui avoient osé contrevenir à cette Defence ; mais j'ay de la peine à croire qu'on s'y soit voulu exposer , dans la connoissance qu'on a de l'exactitude avec laquelle Monsieur de la Reynie maintient les Ordonnances du Roy. Sa Majesté a bien lieu de se reposer sur les soins de ce grand Homme pour l'execution de ses volontez. Jamais la Police n'a esté ny si bien, ny si avantageusement observée que depuis qu'elle luy a esté commise , & on peut dire que Paris luy est redevable de quantité de choses commodes ou utiles , qu'une moindre vigilance que la sienne ne seroit pas venu à bout d'établir.

Je ne vous dis rien de nostre Armée d'Allemagne. Ces sortes de Nouvelles appartiennent à la Gazette. Elle a soin d'en informer le Public chaque Semaine à mesure que les choses arrivent, & je vous y laisse prendre part comme les autres. S'il m'arrive de vous entretenir de quelque grande Action de Guerre, ce n'est jamais qu'après quelle est entierement consommée. Il ne

174 LE MERCURE

m'importe en quel temps j'en ramasse les circonstances, & ce que je vous en envoie se doit plustost appeller un morceau d'Histoire qu'une Nouvelle que vous ignoriez. Ainsi, Madame, vous ne devez point estre surprise si j'ay melle le Siege de S. Omer aux Nouvelles de ce Mois, quoy qu'il y en ait déjà trois que cette Place s'est rendue. Je remets à vous parler dans ma premiere Lettre du merite de ceux à qui le Roy a donné des Eveschez & des Abbayes, ou qui ont esté faits Premiers Presidens. J'ay des Vers du Grand Corneille sur les Victoires de Sa Majesté ; j'en ay de M. de Fontenelle son Neveu, qui vous plairont encor davantage que l'Amour Noyé que vous approuvez tant, & je ne manque pas d'Avantures pour faire d'agreables Historiettes. Je suis toujours, &c.

A Lyon le 1. de Juillet 1677.



